



**HAL**  
open science

## Les normandismes dans Une Vieille Maîtresse : de la langue au style

Roselyne de Villeneuve

► **To cite this version:**

Roselyne de Villeneuve. Les normandismes dans Une Vieille Maîtresse : de la langue au style. Barbey et le romantisme, sous la dir. de Mathilde Bertrand, Pierre Glaudes, Elise Sorel, Garnier, A paraître. hal-03356172

**HAL Id: hal-03356172**

**<https://hal.science/hal-03356172>**

Submitted on 9 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les normandismes dans *Une Vieille Maîtresse* : de la langue au style

Un ouvrage récent suggère de « dépasser » le normandisme aurevillien afin de valoriser une lecture métaphysique de l'œuvre aux dépens d'une lecture régionaliste<sup>1</sup>. Or l'interprétation régionaliste n'épuise pas la question du normandisme, loin de là. Fait de langue devenu ici trait de style, le normandisme, dans la mesure où il instaure un certain rapport à la langue, à la civilisation, à l'histoire et à la valeur, est peut-être le fer de lance de l'esthétique et de la poétique « antimodernes »<sup>2</sup> de Barbey d'Aurevilly. La recherche sur le sujet<sup>3</sup> ayant jusqu'à présent privilégié *L'Enfermé*, je m'intéresserai pour ma part à *Une Vieille Maîtresse*, roman plus ancien qui fait entrer le normandisme dans l'écriture aurevillienne sans le systématiser ou le politiser autant que dans *L'Enfermé*. Par ailleurs, dans le cadre d'une enquête plus générale sur les rapports de Barbey au romantisme, *Une Vieille Maîtresse* se distingue comme l'œuvre la plus proche du romantisme, tant par le temps de l'histoire (les années trente) que l'époque de rédaction. Projeté dès février 1845, le roman est en effet terminé en janvier 1849 – « *Vellini* est finie ; quel livre ! » – et publié en 1851.

La pratique du normandisme chez Barbey ne peut se concevoir qu'en relation avec l'héritage linguistique ou épilinguistique du romantisme, qu'elle reprend et détourne à son profit<sup>4</sup>. L'entrée en littérature du fonds « populaire », sous les auspices de Herder, a en effet aussi introduit dans la réflexion romantique la question de la variation linguistique, ce qui se traduit, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup>, par un foisonnement de considérations sur les patois saturés de jugements de valeur. La première partie de ce travail s'attachera donc à comparer les conceptions de Barbey et celles de ce champion romantique des patois qu'est Nodier, pour montrer que, si la légitimation du projet d'écriture par l'ancrage dans une « localité » spatiale et linguistique semble les rapprocher, le rapport au réel, la finalité et la visée pragmatique de Barbey consomment la rupture avec le romantisme. Nodier s'impose d'ailleurs à un second titre car il est, pour Barbey, celui qui « projeta les feux de l'aurore de ce jour éclatant dont nous sommes le triste lendemain et qui a été le Romantisme »<sup>5</sup>. Cette histoire littéraire en raccourci instaure un rapport de symétrie inverse entre Nodier et Barbey, entre le héraut et son fossoyeur.

Le rapport de Barbey à Nodier est en effet complexe. Nodier est une ébauche de grand écrivain « fait de nuances fines et pâles », « ni mâle ni femelle »<sup>6</sup>, un « caméléon de génie » qui rejoue « une note

---

<sup>1</sup> François Orsini, *Barbey d'Aurevilly ou le dépassement du « normandisme »*, Milon-la-Chapelle, Le Fanal, 2017.

<sup>2</sup> Comme le rappelle Pierre Glaudes, « le projet littéraire de Barbey, sensiblement infléchi à partir de 1846 par le raffermissement de ses convictions religieuses, s'enracine dans une pensée antimoderne dont le romancier a trouvé les lignes de force dans sa lecture de Joseph de Maistre » (*Esthétique de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 15). D'autres chercheurs reprennent cette conception d'un Barbey antimoderne ; voir par exemple Gaël Prigent, « Barbey d'Aurevilly, un antimoderne vu par les modernes », *Barbey d'Aurevilly et la modernité*, actes du colloque du bicentenaire, éd. Philippe Berthier, Paris, Champion, 2010, p. 297-311.

<sup>3</sup> René Lepelley a fait une communication sur « Les dialectismes d'*Une Vieille Maîtresse* » lors du colloque *Barbey d'Aurevilly : Une Vieille Maîtresse* organisé par Joël Dupont à Cerisy-la-Salle en octobre 1987. Mais le texte n'en pas été publié et l'organisateur du colloque n'a pas conservé de traces de cette intervention. Sur la question du normandisme aurevillien, on consultera donc René Lepelley, « Glossaire des termes normands employés par Barbey d'Aurevilly dans *L'Enfermé* », *L'Information grammaticale*, n°36, janvier 1988, p. 34-35 ; Jacques-Philippe Saint-Gérard, « Normandismes de Barbey d'Aurevilly : Fonction poétique ou politique de la langue dans *L'Enfermé* » [*L'Information grammaticale*, n°37, mars 1988, p. 25-32], *Morales du style*, PU du Mirail, 1993, p. 255-276 ; Hedwig Pinthus, glossaire situé à la fin du mémoire *Die Normandie in Barbey d'Aurevillys Romanen*, Pössneck, 1937, p. 297-311 (conservé dans un recueil factice à la BNF) et Takeshi Matsumura « Pour étudier le vocabulaire de Barbey d'Aurevilly avec Hedwig Pinthus », *FRACAS*, Groupe de recherche sur la langue et la littérature françaises du centre et d'ailleurs (Tokyo), n°18, 2015, p. 1-17 [en ligne : <halshs-01182726>, consulté le 10 mars 2019].

<sup>4</sup> Jacques-Philippe Saint-Gérard insiste sur la nécessaire prise en compte de la « situation dans le discours sur la langue au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle » des idées de Barbey sur les patois (*Morales du style*, op. cit., p. 259).

<sup>5</sup> À Georges Landry, Valognes, hôtel Grandval-Caligny, 2 septembre 1875, CG, t. 7, sous la dir. de Philippe Berthier et Andrée Hirschi, 1987, p. 288.

<sup>6</sup> *Id.*

au-dessous »<sup>7</sup> la partition des génies de son temps ; il est donc pour Barbey un contre-modèle qui lui permet d'esquisser un programme à l'envers. Mais, en rédigeant cette « tartine »<sup>8</sup> assassine, Barbey brûle ce qu'il a adoré. Car, dans les années cinquante, Barbey s'enthousiasmait pour Nodier :

Nodier est un Athénien, antiquaire français, Poète et étymologiste, savant comme un bénédictin, anti-académique et humoristique comme un Anglais, mais ayant en rose ce que les Anglais ont en brun dans l'esprit, et pour toutes ces raisons je l'aime.<sup>9</sup>

Le portrait-charge d'un Nodier émasculé, pastellisé dans des tons iridescents, occulte délibérément le Nodier plus sombre, contempteur du progrès ou pionnier du genre frénétique, auquel Barbey semble redevable. Un article de Barbara Dimopoulou a ainsi rapproché *Inès de la Sierras* de *L'Ensorcelée*<sup>10</sup>. Quant à *Vellini*, elle semble résulter de la fusion de Méroé et d'*Inès de la Sierras*<sup>11</sup>. Plus radicalement, Nodier et Barbey sont bien tous les deux des antimodernes, si on entend par là

les modernes en délicatesse avec les Temps modernes, le modernisme ou la modernité, ou les modernes qui le furent à contrecœur, modernes déchirés ou encore modernes intempestifs . [...]

Les antimodernes- non les traditionalistes donc, mais les antimodernes authentiques, ne seraient autres que les modernes, les vrais modernes, non dupes du moderne, déniés.<sup>12</sup>

En 1875, Barbey affirme que Nodier « périt déjà dans les cabinets de lecture. On a peine à l'y trouver, et il n'est pas lu. Il y sent *le moisi*, – *le mucre*, comme ils disent ici, superbe expression ! »<sup>13</sup>. La roserie manifeste une vraie divergence esthétique. Contre l'évanescence d'une écriture « à la Nodier », nuancée et privée de lectorat, Barbey recherche la consistance pugnace d'une langue densifiée précisément par le normandisme (« mucre ») et qui en retire son efficacité pragmatique. Le dialectisme est en effet au cœur de cet idéal de densité de l'écriture métaphorisé par la « sanguine concentrée du souvenir » à laquelle Barbey dit avoir eu recours pour peindre la Normandie<sup>14</sup>. La convocation du *mucre* exemplifie une poétique polémique, qui s'attache à cette « physionomie » évocatoire du mot dont parle Louis Lambert<sup>15</sup> et que Barbey assigne aux patronymes expressifs<sup>16</sup> afin de mener à bien la quête d'une langue substantielle, revivifiée et agissante. Car l'enjeu d'*Une Vieille maîtresse*, c'est bien la conquête d'une langue, lestée d'idéologie et de valeurs. Lors des étrennes de 1844, Barbey affirme : « j'ai horreur de la langue banale »<sup>17</sup>. Puis, en mai 1845, envisageant l'éventualité d'un succès de *Vellini*, il proclame : « je ne parlerai plus que ma langue »<sup>18</sup>. Après une première partie contextualisante, la deuxième partie étudiera la sélection et le marquage des formes

---

<sup>7</sup> Jules Barbey d'Aureville, « sur les Odes funambulesques de Banville », *Les Œuvres et les hommes*, Genève, Slatkine, t. 3, 1968, p. 218.

<sup>8</sup> À Georges Landry, Valognes, hôtel Grandval-Caligny, 2 septembre 1875, *CG*, t. 7, p. 289.

<sup>9</sup> À Trebutien, Paris, 31 décembre 1853, *CG*, t. 3, sous la dir. de Jacques Petit, 1983, p. 281.

<sup>10</sup> Barbara Dimopoulou, « La légende du château dans *Inès de las Sierras* de Charles Nodier et dans *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aureville », *Eidolon*, n°71, avril 2005, « Châteaux romantiques », sous la dir. de Pascale Auraix-Jonchières et Gérard Peylet, p. 159-176.

<sup>11</sup> Méroé est une sorcière dans *Smarra* (1821). *Inès de las Sierras* paraît en 1837.

<sup>12</sup> Antoine Compagnon, *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 7-9.

<sup>13</sup> À Georges Landry, Valognes, hôtel Grandval-Caligny, 2 septembre 1875, *CG*, t. 7, p. 288.

<sup>14</sup> À Trebutien, 18 janvier [18]49, *Correspondance générale* [désormais *CG*], Paris, Les Belles-Lettres, t. 2, sous la dir. de Jacques Petit, 1982, p. 129.

<sup>15</sup> Balzac, *Louis Lambert*, éd. Pierre-Georges Castex, *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Pléiade », t. 11, 1980, p. 591.

<sup>16</sup> « que ce soient des noms à physionomie », À Trebutien, Paris, 28 [juin] 1855, *CG*, t. 4, sous la dir. de Philippe Berthier et Andrée Hirschi, 1984, p. 233.

<sup>17</sup> À Trebutien, [2 janvier 1844], *CG*, t. 1, sous la dir. de Jacques Petit, 1980, p. 150.

<sup>18</sup> À Trebutien, 15 mai [1845], *CG*, t. 2, p. 28.

normandes dans le roman pour monter qu'il s'agit d'une pratique très concertée. La dernière partie enfin s'attachera à l'efficace de ces mots « projectiles »<sup>19</sup>, véritable stylème aurevillien.

### **Penser les patois : Nodier, Barbey d'Aurevilly et Duméril**

Les patois s'inscrivent dans une représentation complexe de la Normandie pour Nodier comme pour Barbey. Il s'agit pour tous deux d'une construction à la fois mémorielle et culturelle, à laquelle s'agrège une représentation tierce, celle d'une Écosse romanesque et légendaire. Quand Nodier voyage en Normandie et en Écosse en 1820-1821, il accomplit un pèlerinage dans les terres d'Ossian et de Walter Scott<sup>20</sup>, le voyage étant alors filtré et aimanté par la culture littéraire. Il en sortira le premier volume des *Voyages Pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France* (1820), consacré à l'*Ancienne Normandie*, la *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Écosse* (1821), ainsi que quatre articles sur Walter Scott, parus dans *La Quotidienne* en 1821-1823. Nodier y associe Scott au romantisme et au pittoresque des localités, l'espace pénétré de légendes traditionnelles sécrétant la fiction. Il insiste aussi sur la nécessité de refaire en France ce que Scott a fait pour l'Écosse afin de promouvoir un pittoresque national. Il met ces conceptions en pratique dans *Trilby* en 1822 et, dix ans plus tard, dans *La Fée aux Miettes*, affirmant que la fiction procède de ses « réminiscences de voyage » et qu'écrire consiste à « lier une fable fort simple à des souvenirs de localité »<sup>21</sup>. Or la Normandie, envisagée comme l'homologue national de l'Écosse, est particulièrement propice à l'acclimatation du travail de Scott en France. Ces affinités peuvent se traduire par une mise en relation narrative des deux contrées, supposant d'aller de l'une à l'autre ; c'est le cas de la *Promenade* ou de la *Fée aux Miettes*, dont les personnages évoluent entre Greenock, Granville et le Mont-Saint-Michel. Elles se traduisent aussi par des surimpressions descriptives ; dans l'*Ancienne Normandie*, les falaises de Pourville évoquent ainsi les falaises écossaises<sup>22</sup>. La Normandie est donc un peu l'Écosse nationale, pour des raisons géographiques, culturelles, littéraires, ce qui en fait la porte d'entrée et le catalyseur d'une poétique. Or Barbey élabore une représentation analogue, d'une part en associant étroitement les deux régions et, d'autre part, en liant, comme Nodier, l'espace à une langue et des traditions orales qui appellent la mise en fiction et suscitent l'écriture. Quand Barbey demande à Trebutien de récolter pour lui des légendes normandes, il le compare ainsi à Scott : « Consultez pour moi, dans votre pays, tout le monde. Walter Scott causait avec les postillons et les cabaretières. »<sup>23</sup> Il le relance quelques mois plus tard :

Rappelez-vous que je veux des Rondes Normandes, chansons de Rouliers, Charbonniers, Pêcheurs, Mendiants, enfin tous les *auld Synes* de notre pays. [...] Je n'ai pas été élevé pour rien en Normandie, et le patois que j'en parle à émerveiller toutes les ornières du Cotentin, vous verrez l'effet qu'il fera sous ma plume !<sup>24</sup>

---

<sup>19</sup> Si Nodier valorise les patois dans ses articles et ses écrits linguistiques, il ne recourt que sporadiquement à des mots régionaux dans ses fictions. On peut citer, les normandismes « *enlisait* » et « *corde d'enlise* », employés à propos des sables du Mont Saint-Michel dans *La Fée aux Miettes* (*Contes*, éd. Pierre-Georges Castex, Paris, Garnier, 1961, p. 210-211). Ce mot, rare avant 1831 selon le *TLFI*, employé par Hugo, s'est ensuite répandu au point de ne plus être marqué régionalement.

<sup>20</sup> « Sir Walter Scott a été heureusement inspiré par ces paysages délicieux, mais [...] quel site pittoresque n'aurait pas inspiré le brillant Ossian de l'époque moderne ? Il n'y a qu'une telle nature qui puisse donner naissance à une telle poésie. » (Nodier, *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, Paris, Barba, p. 191-192).

<sup>21</sup> Nodier, « Préface nouvelle » (1832) de *Trilby*, *Contes*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>22</sup> Nodier écrit que ces paysages normands « renouvel[aient] pour [eux] le temps de [leurs] excursions en Écosse » (*Voyage pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et Alph. de Cailleux, Paris, Didot, 1820-1878, *Ancienne Normandie*, t. 2, 1825, p. 6).

<sup>23</sup> À Trebutien, 24 avril [18]50, *CG*, t. 2, p. 151.

<sup>24</sup> À Trebutien, 7 juin [18]50, *CG*, t. 2, p. 170.

Un syntagme tel que « les auld synes<sup>25</sup> de notre pays » affiche les interférences complexes – surimpression, transfert ou transposition – entre les représentations culturelles de deux régions presque jumelles. On pourrait presque paraphraser Bakhtine et considérer l'Écosse et la Normandie comme des « verbo-topes » matriciels en miroir, des complexes faits d'espace et de discours, sur le modèle du chronotope. La figure de Scott resurgit au moment d'annoncer la parution de *L'Ensorcelée* :

L'auteur est Normand, et son œuvre profondément normande. [...] Nous plus qu'aucun autre, nous devons faire accueil à un livre [...] qui peint notre Normandie avec l'amour filial que Walter Scott trouvait sous ses pinceaux, quand il peignait sa vieille Écosse.<sup>26</sup>

ou encore lorsque Barbey plaide en faveur du pittoresque local et national, recourant à une argumentation très proche de celle de Nodier en dépit d'une verve de style et d'un goût pour le concret et familier qui le démarque de son prédécesseur :

Ah ! vous mordez aux Légendes ! (*Légendes du Calvados*, joli titre, même physiquement !). Je le crois, parbleu bien ! [...] Notre *Normanderie*, à tous les deux, s'y trouverait à l'aise. Nous devons être toujours Normands, fils de Rollon, dans nos œuvres. Quand ils disent que les nationalités décampent, plantons-nous sur la porte du pays dont nous sommes et n'en bougeons pas. Soyons Normands comme Scott et Burns furent Écossais. [...] En restant Normands dans tout ce que nous écrivons, tâchons, mon cher Trebutien, de nous partager la gloire de Scott, à nous deux !<sup>27</sup>

La « terrible lande de Lessay » dont Barbey « [a] tant entendu parler dans [son] enfance »<sup>28</sup> est peut-être la spécification la plus signifiante du « verbo-tope » normand. À la croisée des légendes, elle est aussi à l'origine du roman *L'Ensorcelée*, puisque la fiction appelle la fiction. Les passages qui lui sont consacrés, dans la correspondance et dans le roman, gagnent à être mis en relation avec l'introduction de *L'Ancienne Normandie* de Nodier. Chez les deux auteurs, la théorisation de la décadence déguisée sous le masque du progrès permet de valoriser *a contrario* les « superstitions » locales, « cette double poésie de l'inculture du sol et de l'ignorance de ceux qui la hantaient »<sup>29</sup> pour Barbey, « les traditions merveilleuses de ces temps ingénus et crédules, âge d'ignorance et d'imagination, où une vive et profonde facilité de sentir accréditait [...] les plus agréables mensonges »<sup>30</sup> selon Nodier. Le style diffère, mais les choix lexicaux sont similaires. Barbey décèle ainsi dans les landes « les lambeaux d'une poésie primitive »<sup>31</sup> ; or le primitif est la clé de voûte de la pensée de Nodier. Surtout, ces traces de l'harmonie première sont accessibles à l'« imagination » par l'entremise des « impressions » pour les deux écrivains, même si Barbey réclame de surcroît la caution du réel<sup>32</sup>.

Car là est le principal point d'achoppement entre Nodier et Barbey. Nodier, qui s'est intéressé à la littérature en dialecte normand<sup>33</sup>, reconnaît la puissance expressive du patois mais il ne l'utilise pas et le cœur de son argumentation repose sur l'association entre le patois et le primitif, conçu

---

<sup>25</sup> Ce sont des chansons écossaises traditionnelles. Barbey pense peut-être ici plus précisément à Robert Burns, qui transcrivit la pièce Auld Lang Syne, traduite en français par « Ce n'est qu'un au revoir ».

<sup>26</sup> « Note à publier dans les journaux », après la lettre à Trebutien, Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1852, *CG*, t. 3, 1983, p. 129.

<sup>27</sup> À Trebutien, Paris, 28 [juin] 1855, *CG*, t. 4, p. 232.

<sup>28</sup> À Trebutien, 1<sup>er</sup> mai [18]50, *CG*, t. 2, p. 154.

<sup>29</sup> *L'Ensorcelée*, éd. Barbara Dimopoulou, Paris, Champion, 2014, p. 108.

<sup>30</sup> Nodier, « Introduction » à *L'Ancienne Normandie, Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*, *op. cit.*, t. 1, 1820, p. 2.

<sup>31</sup> *L'Ensorcelée*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>32</sup> « Je suis persuadé qu'avec des impressions comme celle des récits de mon enfance et de l'imagination, on arrive à une espèce de somnambulisme très lucide » (à Trebutien, 31 décembre 1849, *CG*, t. 2, p. 141 [à propos de la lande de Lessay]) ; « c'est un voyage d'impressions », « L'imagination embrasse à l'aspect des ruines de SAINT-WANDRILLE une foule de rapprochements » (Nodier, *Ancienne Normandie*, *op. cit.*, t. 1, p. 5 et 63 ; ces mots sont récurrents dans l'ouvrage).

<sup>33</sup> Voir p. ex. l'étude « Les Vaudevires, poésies du quinzième siècle, par Olivier Basselin », dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, Crapelet, 1829, p. 249-259.

axiologiquement comme antidote au progrès et paré de toutes les qualités, naïveté, simplicité, naturel. Barbey admet cette valorisation du primitif, mais pas de manière constante (le mot signifiant parfois chez lui « fruste » ou « mal dégrossi »<sup>34</sup>) et elle reste inféodée à la réalité : « La poésie, pour moi, n'existe qu'au fin fond de la réalité, et la réalité parle patois. »<sup>35</sup> Barbey défend le normand, cette « langue qui sent le terroir de notre fière province »<sup>36</sup>, cette « très belle langue » qu'un Baudelaire malavisé a voulu corriger à tort<sup>37</sup>, cette « langue arriérée »<sup>38</sup> au sens non péjoratif de « qui appartient au passé ». Mais quand bien même les patois seraient des « maladies de langage »<sup>39</sup>, le travail de l'écrivain aboutit à les métamorphoser. Il en ressort que cette charge de « réalité » qui leste le patois n'est nullement documentaire : elle résulte de la conjonction de l'évidence et de l'énergie (*enargeia* et *energeia*) du mot patoisant, potentiel qu'exploite et parfait une écriture littéraire qui privilégie les mots « projectiles »<sup>40</sup>. Le positionnement des deux auteurs n'a donc rien à voir : Nodier, partisan du scepticisme serein, répète à l'envi qu'il est sur la « tangente »<sup>41</sup> de la société ; Barbey engage un corps à corps avec la société et, après avoir retrempé sa langue dans le patois, ferraille au moyen de mots qui sont des armes. De l'un à l'autre, on est passé d'un patois régressif décrit à un patois offensif écrit. Une question demeure. Barbey travaille à *Une Vieille Maîtresse* de 1845 à 1849. En 1849, ses cousins Edélestand et Alfred Duméril, avec lesquels il a nourri des projets de périodiques, publient à Caën chez Mancel un *Dictionnaire du patois normand* (désormais DPN) dont l'introduction cite longuement Nodier<sup>42</sup>. Edélestand cite également *La Fée aux Miettes* de Nodier l'année suivante dans un autre ouvrage<sup>43</sup>. Y aurait-il un lien médiat entre Barbey et Nodier, par l'intermédiaire des Duméril ? Rien n'est moins certain. Si Saint-Gérard décèle une réminiscence de l'introduction du DPN dans la correspondance<sup>44</sup>, il précise que les emplois de *L'Ensorcelée* ne suivent pas les prescriptions du DPN. Dans l'introduction, la révérence obligée à Nodier ressemble d'ailleurs furieusement à un croche-pied. Nodier y est présenté comme un doux rêveur, aux antipodes du « sérieux »<sup>45</sup> autoproclamé d'un Edélestand « encravaté de la gravité moderne jusqu'aux oreilles »<sup>46</sup>. Il est certain que, de Nodier à Duméril, le paradigme linguistique a radicalement changé. L'introduction du DPN expose les principes fondamentaux de la grammaire historique et comparée : l'accent sur l'histoire, la modélisation du cycle de développement des langues sur celui des organismes vivants, les lois phonétiques et l'importance décisive du sanscrit, catalyseur de la discipline à partir de la conférence de Jones en 1796. Duméril combine ce credo comparatiste avec une foi dans le progrès et une aspiration à l'unification politico-linguistique (l'unité nationale étant gagée sur l'unité linguistique) qui ne légitime l'étude des patois que par leur extinction prochaine. Tout cela est aux antipodes des conceptions de Nodier. Duméril récuse aussi l'attribution des *Vaux-de-vire* à Basselin, ce que défendait Nodier<sup>47</sup>. Sans surprise, la comparaison entre le DPN et le *Dictionnaire des onomatopées* de Nodier n'est guère concluante. Il y a quelques entrées communes, par exemple *achopper* ou *agriffer*, mais le DPN ne les classe pas comme

<sup>34</sup> P. ex. « [Vellini] avait saisi l'imagination de ces êtres spontanés et primitifs, comme elle saisissait l'imagination des hommes les plus développés dans leurs facultés » (*Une Vieille Maîtresse*, éd. Gisèle Séginger, *Œuvres romanesques complètes*, sous la dir. de Pascale Auraix-Jonchière, Paris, Champion, 2014, part. 2, ch. 18, « L'opinion de deux sociétés », p. 472).

<sup>35</sup> À Trebutien, Paris, 31 octobre [18]51, CG, t. 3, p. 108.

<sup>36</sup> *Id.*

<sup>37</sup> À Armand Dutacq, le lendemain de Noël [26 décembre] 1855, CG, t. 4, p. 324.

<sup>38</sup> À Trebutien, Paris, 31 octobre [18]51, CG, t. 3, p. 108.

<sup>39</sup> *Id.*

<sup>40</sup> À Trebutien, 31 décembre 1849, CG, t. 2 p. 141.

<sup>41</sup> Par exemple dans « Des auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle qu'il convient de réimprimer » [1835], *Feuilletons du Temps*, éd. J.-R. Dahan, Paris, Classiques Garnier, 2010, t. 1, p. 487.

<sup>42</sup> Edélestand et Alfred Duméril, *Dictionnaire du patois normand*, Caën, Mancel, 1849, p. iv-v.

<sup>43</sup> Edélestand Duméril, *Mélanges archéologiques et littéraires*, Paris, Franck, 1850, n. sur la mandragore p. 71.

<sup>44</sup> Dans la lettre à Trébutien du 31 octobre 1851 (*Morales du style*, op. cit., n. 29 p. 264).

<sup>45</sup> DPN, « Introduction », p. viii, xxx, xxxiv.

<sup>46</sup> À Trebutien, 22 avril 1845, CG, t. 1, p. 230-231.

<sup>47</sup> Duméril les attribue à raison à l'avocat Jean Le Houx.

onomatopées et les articles n'ont pas grand-chose en commun. Réciproquement, la liste des onomatopées repérées par Duméril et celle de Nodier ne se recouvrent pas. Il y a une exception, une proximité entre l'article *ahan*, *ahaner* de Nodier, qui explique que le radical est « l'expression du bûcheron, des manœuvres pour reprendre leur souffle »<sup>48</sup> et l'article *enhanner* du DPN, qui dérive le mot d'une « onomatopée métaphorique », des « fendeurs de bois », le « cri de *Han* »<sup>49</sup>. C'est peu, d'autant que Nodier et Duméril ont peut-être simplement puisé à la même source<sup>50</sup>.

Si cette construction culturelle qu'est le « verbo-tope » normand peut présenter certaines similitudes chez Nodier et Barbey, la rupture esthétique et poétique entre eux est liée au fait que, quand Nodier parle du patois, Barbey parle patois. Il faut toutefois nuancer cette affirmation à peine énoncée ; le choix et l'incorporation des dialectismes dans la langue littéraire est en effet le fruit d'un travail de sélection et de marquage qui ne laisse rien au hasard.

### Sélection et marquage des formes normandes dans *Une Vieille Maîtresse*

Pour évaluer ce travail de sélection, il convient de rappeler quelques caractéristiques du dialecte normand, ou plutôt des dialectes normands. L'étiquette unique de « normandisme » occulte en effet la diversité des parlers. Le dialecte du Cotentin, qui est celui dont Barbey se réclame, est un des plus marqués. En effet,

La Normandie est traversée par deux isoglosses de première importance qui permettent de la situer linguistiquement par rapport aux régions voisines. L'une de ces isoglosses suit la direction ouest-est, l'autre la direction nord-sud ; elles se coupent donc, dans le département de l'Eure, délimitant une zone caractérisée par l'existence de deux grands phénomènes phonétiques.<sup>51</sup>

Ces isoglosses<sup>52</sup> dessinent ainsi les frontières de deux domaines : le domaine normano-picard (qui ne couvre en réalité que 60% du territoire normand) ou domaine du Nord-Ouest d'une part et le domaine d'oïl occidental ou du grand ouest d'autre part. Le Cotentin appartient à la zone d'intersection des deux domaines<sup>53</sup>, d'où l'empilement, la concentration de traits dialectaux, favorisés par l'isolement et l'éloignement des grandes villes : on y entend à la fois « [ka] pour *chat* et [me] pour *moi* »<sup>54</sup>.

En effet, dans l'aire normano-picarde, la palatalisation de [k] et [g] devant [a], qui aboutit en français standard à [ʃ] (graphié *-ch*) et [ʒ] (graphié *-j* ou *-g*) n'a pas eu lieu, d'où l'existence d'une forme telle que [ka] au lieu de *chat*, ou, dans notre corpus, le mot *capet* [13]<sup>55</sup> au lieu de *chapeau*. Ces isoglosses constituent en réalité un faisceau (plusieurs isoglosses approximativement superposées) que l'on nomme la ligne Joret, « du nom du dialectologue qui, en 1883, en a établi le tracé pour la première fois »<sup>56</sup>. Est également constitutive de la ligne Joret l'isoglosse qui délimite l'aire de la « palatalisation limitée » normano-picarde de [k] ou [g] devant [i] ou [e] en [ʃ], alors que le français standard opère une « palatalisation avancée »<sup>57</sup> en [s] (*cera* en latin aboutit à *cire*). C'est par exemple le cas du pronom démonstratif *cha* [14], réduction de *cela*. La ligne Joret correspondrait, selon Lepelley, « à la limite de

<sup>48</sup> Charles Nodier, *Dictionnaire des onomatopées*, éd. Jean-François Jeandillou, Genève, Droz, 2008, p. 32.

<sup>49</sup> DPN, p. 93.

<sup>50</sup> Par exemple les *Recherches de la France* de Pasquier, que Jeandillou cite en note de son éd. du *Dictionnaire des onomatopées*, *op. cit.*, n. 91, p. 33.

<sup>51</sup> René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire (Manche)*, thèse soutenue le 6 novembre 1971 sous la dir. d'A. Lerond, Caën, Musée de Normandie, 1974, p. XXV.

<sup>52</sup> Lignes qui délimitent l'extension des faits linguistiques.

<sup>53</sup> Elle englobe 60% de la Manche, 80% du Calvados, 45% de l'Eure et 75% de la Seine maritime, selon René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire*, *op. cit.*, p. XXV.

<sup>54</sup> *Id.*

<sup>55</sup> Les chiffres entre crochets renvoient au numéro de référencement de l'occurrence dans l'annexe.

<sup>56</sup> René Lepelley, *La Normandie dialectale*, PU Caën, 1999, p. 59.

<sup>57</sup> René Lepelley, « Le réduit romanique ou un domaine d'oïl-oc en Normandie ? », *Annales de Normandie*, 55<sup>e</sup> année, n°1-2, 2005, p. 47.

l'influence particulière des Saxons »<sup>58</sup> ou à celle d'une région « plus fortement romanisée »<sup>59</sup>, ce qui aurait entraîné un maintien plus tardif du [k] que dans le reste de la Gaule.

Dans le domaine d'oïl occidental, la diphtongaison de [e] fermé, qui aboutit généralement en français à [wa] (*roi*) ou, dans certains cas, à [ɛ] (*tenait*) s'est réduite en [e] ou [ɛ]. Le roman de Barbey en fournit maints exemples : *draite* pour *droite* [27], *daigt* pour *doigt* [24], les formes du verbe *craire*, *crais*, *crayons* [21, 22], *mai* pour *moi* [41], *savoir* pour *savoir* [55]... Enfin un trait phonétique plus général est la conservation dans les parlers normands des anciennes diphtongues ou triphthongues, attestée dans *Une Vieille Maîtresse* par des occurrences telles que *iau* [36], *biau* [5], *vaissiau* [57] prononcées [jao]<sup>60</sup>. Il ne s'agit bien sûr que des spécificités les plus remarquables.

Ceci posé, il apparaît que Barbey sélectionne parmi les traits dialectaux pour créer un effet de patois sans valeur documentaire stricte. Hormis *capet*, il n'y a pas d'autre attestation de la non palatalisation du [k], du type *cat*, *quemain* ou *quevâ* (employés dans *L'Ensorcelée* pour *chat*, *chemin*, *cheval*), pourtant caractéristique. Ainsi dans l'occurrence « j'pêchions le lançon » [38-2] la graphie *-ch* note un phonème qui n'est pas conforme au verbe normand [pekji]<sup>61</sup>, issu de *piscare*. On devrait avoir *j'péquions*. La forme *j'pêchions* est donc un artefact, qui combine une flexion du verbe français avec une désinence de personne 4 régionale quoique non spécifiquement normande. De même, on n'a aucun passé simple uniformisé sur les passés simples des verbes en *-ir* (*il tombit*), pourtant d'usage fréquent dans le Cotentin, comme si, aux yeux de Barbey, la morphologie dialectale était d'un moins bon rendement littéraire que le lexique et la phonétique ou qu'elle entravait trop la compréhension à la lecture. Enfin, si la prononciation [we]/[wɛ] à la place de [wa] est fréquemment retranscrite dans la graphie, bizarrement, on trouve dans un discours direct imputé à un Normand le mot français *foire* et non la forme normande *fé*<sup>62</sup>. Surtout, le mot *poisson* n'est jamais affecté, alors que d'après Lepelley, la forme dans cette zone est *paésson*<sup>63</sup> *pésson*<sup>64</sup> ou *pwesson*. Ainsi, on dira dans le Cotentin « Le cat blanc mangit chinq érêtes de pesson » (le chat blanc a mangé cinq arêtes de poisson)<sup>65</sup>.

Les normandismes dans *Une Vieille Maîtresse* prennent principalement la forme d'amuissements (phonèmes supprimés à l'oral : *c'tte nuit*, *p'tête*, *pus* etc.) ou de dialectismes lexicaux. Les connaissances lexicales de Barbey sont en effet variées ; si l'on compare la liste des normandismes d'*Une Vieille Maîtresse* à celle de *L'Ensorcelée* relevée par Lepelley (100 mots environ)<sup>66</sup>, on ne compte qu'une douzaine de termes en commun : *baire*, *ne brin*, *bruman*, *buhandirie*, *cha*, *choine*, *chretien*, *craire*, *dirie*, *ma finguette*, *mai*, *vère* (on peut y ajouter *épeurer*, non relevé par Lepelley). Il ne semble pas y avoir eu d'interaction nette avec les travaux des Duméril, malgré quelques ressemblances (article *bruman*). La graphie est souvent distincte de celle du DPN (Barbey écrit *buhan* et *clopoint* là où le DPN graphie *buan* et *clopoing*). Les définitions ne se recoupent pas (la *moque* a une anse pour Barbey mais n'en pas pour le DPN), des mots employés dans le roman ne figurent pas dans le dictionnaire (*dirie* p. ex).

Le marquage dialectal sert la poétique romanesque, ce qui explique que l'usage d'un même locuteur puisse être flottant. C'est le cas du père Griffon « qui avait plus d'une fois emporté son patois normand au bout du monde, mais qui l'en avait toujours rapporté »<sup>67</sup>. Son parler est généralement beaucoup moins marqué que celui du mendiant ou de Capelin ; il s'exprime en bon français en présence

---

<sup>58</sup> René Lepelley, *La Normandie dialectale*, op.cit., p. 61.

<sup>59</sup> René Lepelley, « Le réduit romanique ou un domaine d'oïl-oc en Normandie ? », art. cit., p. 47.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

<sup>61</sup> René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire*, op.cit., §489, p. 348.

<sup>62</sup> *Une Vieille Maîtresse*, op.cit., part. 2, ch. 11 « La Blanche Caroline », p. 367 ; René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire*, §21, p. 15.

<sup>63</sup> René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire*, op.cit., §119, p. 43 ; §211, p. 66.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. XXVI.

<sup>65</sup> René Lepelley, *La Normandie dialectale*, op.cit., carte p. 84.

<sup>66</sup> René Lepelley, « Glossaire des termes normands employés par Barbey d'Aurevilly dans *L'Ensorcelée* », *L'Information grammaticale*, n°36, janvier 1988, p. 34-35.

<sup>67</sup> *Une Vieille Maîtresse*, op.cit., part. 2, ch. 9, « La robe rouge », p. 354.



d'Hermangarde dans le chapitre « La blanche Caroline »<sup>68</sup> ainsi que dans sa première réplique au mendiant dans « L'opinion des deux sociétés ». Dans le reste de ce dialogue et vers la fin du roman, son expression est en revanche plus typée. Si l'on en croit des éditions modernes, il semble même emprunter alors à ses interlocuteurs Loquet et Capelin le pronom personnel *mai* (pour *moi*), qu'il n'utilisait pas jusque-là, mais cette contamination illusoire résulte d'une inadvertance éditoriale<sup>69</sup>. Cette discrétion du normandisme dans les interventions de Griffon s'explique par le désancrage géographique et linguistique du marin bourlingueur, accoutumé par ses pérégrinations au *code-switching* (alternance entre plusieurs codes linguistiques). Elle est surtout justifiée par la poésie romanesque. Griffon est un conteur qui délivre des récits stratifiés, susceptibles d'une interprétation allégorique. Les voyages du vieux marin incarnent et réactivent la métaphore convenue du voyage en mer comme figuration de l'existence. Son bateau s'appelle fort adéquatement l'Espérance, même si au bout du chemin il y a la nuit de la mort et de la cécité. Or Barbey neutralise en partie les dialectismes dans ses propos afin de ne pas brouiller ce message symbolique que le lecteur risquerait de manquer, égaré par la verdure pittoresque des normandismes. C'est encore la preuve, *a contrario* cette fois, que l'usage (ou le non-usage) du normandisme chez Barbey est subordonné à une visée pragmatique et non documentaire.

La saillance de ces normandismes résulte de différents marquages, qui peuvent se cumuler entre eux. Il y a tout d'abord la note d'auteur, greffon à l'articulation du texte et du périphrase, qui introduit un décrochage à la fois graphique et énonciatif et qui manifeste un ethos plus éditorial que narratorial, un peu fluctuant d'ailleurs. Il peut y avoir en effet mise à distance appuyée du discours normand pour prévenir le reproche d'inculture : « Inutile de dire que nous écrivons comme les paysans prononcent » [41], « on parle ici comme les poissonniers normands et non comme la science » [29], « Tout ce dont l'auteur répond, c'est qu'une pareille locution est employée dans les basses classes de Normandie » [3], « on l'écrit ici comme les paysans normands le prononcent » [50]. La note creuse alors l'écart entre les discours et les voix. Parfois, c'est l'ethos du curieux de la langue, prudent dans ses interprétations, qui se manifeste par un modalisateur épistémique : *choine* renvoie à un « pain de *choix*, probablement » [16]. Mais, ponctuellement, faisant fi de la distance et de la prudence, la note se fait dithyrambique à l'égard du normandisme et dépréciative à l'égard du français standard étriqué. C'est le cas pour *viper*, dans une note que n'aurait pas renié Nodier : « Onomatopée de génie. Vibrer n'exprime qu'un son. Mais il y a le sifflement suraigu des colères de la vipère dans *viper*, mot digne de faire une entrée triomphale dans la langue, si la porte n'en était pas si basse et si étroite. » [59]. Intégré en revanche au tissu textuel, le discours rapporté direct (DD) est un des vecteurs privilégiés de l'ostension formelle si l'on suit l'analyse qu'en donne Jacqueline Authier-Revuz : « il est 'autonyme' dans la partie citée, c'est-à-dire montrée », l'autonymie étant « la possibilité d'utiliser les signes pour renvoyer à eux-mêmes »<sup>70</sup>, selon le principe « prenez un signe, parlez-en, et vous aurez un

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, part. 2, ch. 11, « La Blanche Caroline », p. 368-371.

<sup>69</sup> À quelques lignes d'intervalle, dans « L'opinion de deux sociétés », on relève deux formes, graphiées « *crayait* » et « *par devers moi* » (attribuée à Griffon) dans les éd. Cadot, 1851, vol 3. p. 301-302 ; Cadot, 1858, p. 368, Faure, 1866, p. 385 ; Lemerre, 1874, vol. 2, p. 349. En revanche, l'édition Jacques Petit dans la Pléiade, qui affirme pourtant se conformer à Cadot 1851, mentionne les formes « *crayait* » (avec un i en moins) et « *par devers mai* » (au lieu de *moi*, p. 538, sans indication de variante). Ces formes, qui semblent bien fautives, de la Pléiade sont reprises dans l'éd. Berthier, Paris, GF-Flammarion, 1996, p. 429 (texte pourtant établi sur Lemerre 1874), et dans l'éd. Lyon-Caën des *Romans*, Paris, Gallimard, 2013, p. 355, avec ajout d'un tiret après *devers* (texte établi sur Cadot 1851 à l'instar de La Pléiade, considérée comme leçon de référence). L'éd. G. Séginger d'*Une Vieille Maîtresse* chez Champion, p. 467-468, échappe à cette influence de la Pléiade et est effectivement, sur ce point précis, conforme au texte des éditions du XIX<sup>e</sup>. Du vivant de Barbey, Griffon dit *moi* et non pas *mai* comme Capelin et Loquet.

<sup>70</sup> Jacqueline Authier-Revuz, « Repères dans le champ du discours rapporté (1) », *L'Information grammaticale*, n°55, octobre 1992, p. 39-40.

autonyme »<sup>71</sup>. Structurellement, avant de parler du monde, le DD exhibe d'abord des mots mis en mention. C'est cette propriété qui permet la spectacularisation de la parole normande dans les dialogues où interviennent Griffon, Capelin, Loquet ou Charline.

Enfin Barbey recourt à la modalisation autonymique d'emprunt (MAE), qui superpose emploi en usage et emploi en mention (autonyme). Avec la MAE, « l'un parle d'après l'autre [...] source [...] de ses manières de dire »<sup>72</sup>. Cette manifestation de l'hétérogénéité énonciative est plus fusionnelle que le DD, qui discrimine généralement bien les énonciateurs. Dans le cas du normandisme, la MAE marque une non-coïncidence du discours à lui-même résultant de l'interférence entre le discours narratorial et un parler régional. Elle est généralement marquée chez Barbey par l'italique et peut être renforcée par des modalisateurs ou des marqueurs de glose inscrits dans la chaîne textuelle du type « ce qu'on appelle », comme dans « Le crabe, qu'ils appellent le clopoint » [19]. La typologie des marquages peut ainsi se résumer dans le tableau suivant, qui va du plus au moins marqué :

	Marqueurs	Exemple
Le normandisme en DD	DD+MAE+note	une femme qui vaut mieux à l'ongle de son petit <i>daigt**</i> [24]
	DD +note (sans italiques)	elle avait ses idées et ses nivelleries* [46]
	DD+MAE (italiques)	On a toujours bien un <i>parement</i> de fagot, pas vrai, mère Charline ? [47]
	DD sans autre marquage	Si c'est comm' cha [14]
Le normandisme dans le discours / récit narratorial ou descriptif	MAE+note	Avec sa hotte au dos et son <i>hagnet*</i> sur l'épaule [34]
	MAE renforcée par un marqueur de glose ou une glose	le crabe, qu'ils appellent le <i>clopoint</i> [19] Tantôt éclatante et joyeuse avec la flamme sonore du sarment qui pétille et meurt et qu'on appelle <i>joie de mariage</i> [37] les <i>vrelins</i> , spirales vivantes dans leur carapace mystérieuse [60]
	Pas de marquage	Dit alors un mendiant [...] lequel poussait de temps en temps les douvelles enflammées sous le chaudron [26] [la voiture] mit assez de temps à disparaître dans ces landages où nul arbre ne borne l'essor du regard. [39]

Le cumul du DD et de la MAE crée un effet de surmarquage par imbrication des formes de l'autonymie (simple avec le DD, cumulée avec l'emploi en usage dans la MAE) d'où résulte une sorte d'autonymie au carré. Ce régime surmarqué est d'autant plus visible qu'il est énonciativement transgressif : alors que le discours cité est censé être autonome par rapport au discours citant, ce dernier vient interférer avec le discours cité pour attirer l'attention sur un mot du personnage. L'italique dans le DD constitue une intrusion du narrateur dans le discours du personnage et une perturbation méta-énonciative typographiquement marquée.

Généralement, Barbey marque la première occurrence d'un normandisme, puis l'emploie ensuite sans marquage. Il semble toutefois que l'on puisse nuancer le propos de Laurence Claude Phalipou : « il n'y a jamais fusion entre les 'normandismes' et le niveau de l'écriture [...]. Les mots du parler sont toujours mis à distance du corps du texte, ce dont témoigne la typographie »<sup>73</sup>. En effet, il y a des degrés divers dans la mise en distance et la MAE relève d'une dialectique subtile entre adhésion et mise à distance.

<sup>71</sup> Jacqueline Rey-Debove, citée par Jacqueline Authier-Revuz, « Le fait autonymique : Langage, langue, discours : quelques repères », *Parler des mots : le fait autonymique en discours*, sous la dir. de Jacqueline Authier-Revuz, Marianne Doury, Sandrine Reboul-Touré, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 70.

<sup>72</sup> Jacqueline Authier-Revuz, « La Représentation du discours autre : un champ multiples hétérogène », *Le Discours rapporté dans tous ses états*, sous la dir. de Juan Manuel Lopez Muñoz, Sophie Marnette et Laurence Rosier, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 44.

<sup>73</sup> Laurence Claude-Phalipou, *L'Imaginaire de la parole dans l'œuvre romanesque de Barbey d'Aurevilly*, Genève, Droz, 2015, p. 124.

En outre, il y a un cas de normandisme non marqué intégré au discours narratorial. C'est celui de « landages » [39], synonyme de *lande* dans la Manche dans le Cotentin<sup>74</sup>. Il témoigne de l'inclusion totale du mot dans une écriture littéraire, son pouvoir suggestif étant probablement lié à la combinaison du suffixe collectif et du marquage par le pluriel, qui conjoint la vastitude à l'indétermination. Le cas de « douvelle » [26] est également intéressant. Il se trouve dans une incise de discours rapporté, normalement réservée au discours citant : « Dit alors un mendiant [...] lequel poussait de temps en temps les douvelles enflammées sous le chaudron »<sup>75</sup>. Cette occurrence est moins pleinement intégrée au tissu narratorial que la précédente, mais il s'y produit tout de même comme une contamination du discours citant par le discours cité normand. En recourant à des moyens divers, plus ou moins saillants, le normandisme permet ainsi l'inscription de l'autre dans le discours, qu'il s'agisse de la figuration de l'étrangeté ou des séductions d'une altérité tentatrice.

### **L'efficace du stylème normand : manifester l'effraction d'une présence autre**

Quand l'étrangeté affleure, le normandisme prolifère. C'est par exemple le cas lorsque Barbey, transcrivant les propos des pêcheurs autour du feu, semble dialoguer avec *Gaspard de la Nuit. Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot* d'Aloysius Bertrand. Des réminiscences des « Gueux de nuit » sont décelables au début de « La blanche Caroline » et dans « L'opinion de deux sociétés » : le foyer autour duquel s'agence un univers interlope et fantastique, les dialogues au discours direct qui préservent la verdeur lexicale des propos du peuple ou encore la perturbation sociale induite par la présence d'un personnage considérable (le procureur ou Hermangarde) parmi les miséreux. De plus, le paragraphe final des « Gueux de nuit » s'ouvre sur une clivée émoissée par le semi-figement, « et c'est ainsi que », ligature saillante, résomptive et conclusive, qui amorce une prise de recul par rapport à la diégèse et l'adoption d'un point de vue surplombant : « Et c'est ainsi que s'acoquinaient à un feu de brandons, avec des gueux de nuit, un procureur au parlement qui courait le guilledou et les gascons du guet qui racontaient sans rire les exploits de leurs arquebuses détraquées. »<sup>76</sup> Or Barbey reprend cette signature stylistique conclusive du poème en prose pour clore tout le volet normand du roman : « C'est ainsi que sur cette côte sauvage et retirée de la Manche, au fond de ce cabaret de bouviers, de pêcheurs, de mendiants, on s'entretenait, un soir, de Vellini. »<sup>77</sup> Barbey utilise d'ailleurs « acoquinés » au début du *Chevalier des Touches*<sup>78</sup>. La mise en relation des bas-fonds normands et des mendiants de Callot, probablement par l'intermédiaire de Bertrand, est même explicite dans l'introduction d'*Un Prêtre marié*, à propos de Rollon Langrune, ce double projectif de Barbey : « On ajoutait même que cet étrange observateur [...] avait passé une partie de sa vie avec les paysans, les douaniers, les fraudeurs, les marins et les mendiants des côtes de la Manche, comme Callot avec ses brigands [...] »<sup>79</sup>. L'« étrange observateur » est aussi observateur de l'étrange, de ce « fantastique de la réalité »<sup>80</sup> qui se condense dans les mots patoisants pour Barbey.

En effet, ce scénario métalectique<sup>81</sup> d'un compagnonnage de l'artiste avec ses modèles-personnages, à la fois réels et mystérieux, esquissé pour Rollon Langrune et Callot sous l'égide de *Gaspard de la Nuit*, donne une forme narrative au désir d'embrasser la réalité – toute la réalité, y compris sa part d'insondable – qui aimante l'entreprise créatrice. Barbey reprend à son compte cette scénographie de

<sup>74</sup> René Lepelley, à l'entrée *landage* du *Dictionnaire du français régional de Normandie*, Paris, Bonneton, 1994, p.92, cite un article de *La Presse de la Manche* du 30/09/1988 concernant un feu de landage. Une recherche sur Google livres atteste la fréquence du mot dans les documents cadastraux, administratifs et juridiques normands.

<sup>75</sup> *Une Vieille Maîtresse*, *op.cit.*, part. 2, ch. 11, « La Blanche Caroline », p. 366.

<sup>76</sup> Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, éd. Jean-Luc Steinmetz, Paris, Librairie Générale française, coll. « Classiques de poche », 2002, p. 96.

<sup>77</sup> *Une Vieille Maîtresse*, *op.cit.*, part. 2, ch. 18, « L'opinion de deux sociétés », p. 472.

<sup>78</sup> Barbey évoque « les mendiants dormant bien acoquinés dans leur paille », *Le Chevalier des Touches, Romans*, éd. Judith Lyon-Caën, *op.cit.*, p. 534.

<sup>79</sup> *Un Prêtre marié, Romans*, éd. Judith Lyon-Caën, *op.cit.*, p. 647.

<sup>80</sup> *Le Dessous de cartes d'une partie de whist, Romans*, éd. Judith Lyon-Caën, *op.cit.*, p. 1031.

<sup>81</sup> Au sens narratologique de transgression des frontières entre les plans narratifs.

la proximité en la transposant : lui aussi côtoie ses personnages, non dans un espace physique, mais dans l'espace linguistique du dialecte normand qu'ils ont en partage. Les normandismes, étranges et familiers, sont alors une des réalisations de cette « 'formule' de l'écriture aurevillienne, 'une réalité cachée révélée par une trace matérielle' »<sup>82</sup> selon le mot de Proust. Si l'on admet que le réel est pénétré d'inconnu, alors ces mots normands apparaissent comme autant de fracassantes micro-épiphanies du réel.

La fréquence de la MAE affectant le normandisme s'explique alors par sa capacité à infuser l'étrange dans le familier, en raison de son fonctionnement sémiotique déjà évoqué et du battement énonciatif qui en est le corollaire. Elle opacifie le mot, soustrait aux automatismes conventionnels rassurants. La MAE résulte d'un geste narratorial et diégétique qui désigne, dans la parole de l'autre, ce qui apparaît étrange, à moins qu'elle ne le rende étrange. Combinée au normandisme, elle est une manifestation micro-textuelle récurrente de l'« estrangement », entendu comme stratégie de défamiliarisation<sup>83</sup> ; elle invite à explorer, à partir du mot banal en usage mais au-delà de lui, une « réalité cachée » sous l'apparente trivialité, à voir dans le réel plus que le réel. Structurellement en tension entre la banalité du connu (l'usage) et le mystère (la mention), elle est un vecteur particulièrement efficace du fantastique mais aussi de la poésie car, on le sait, « La poésie, pour moi, n'existe qu'au fin fond de la réalité, et la réalité parle patois. »<sup>84</sup>

L'arrêt sur normandisme résultant de la MAE suscite donc un effet d'étrangeté mais aussi de présence, ou plutôt de présence étrange et poétique, dû au fonctionnement réflexif de l'autonymie référant à un signe. Car un mot qui se désigne lui-même acquiert une densité cognitive particulière, crée une impression de « mot-chose » qui vient amplifier le caractère « iconique »<sup>85</sup> de la voix patoisante. L'efficacité du normandisme et de la MAE conjugués semblent ainsi déjouer la rupture épistémologique entre les mots et les choses. C'est cet effet de présence, parfois brutal, qui permet le surgissement des épiphanies du réel dont il a été question plus haut. Mais elles ne visent nullement l'extase : elles sont la manifestation de l'effraction parfois douloureuse du réel qui met à mal les fictions du sublime.

La première de ces représentations sublimes est la vertu d'Hermangarde, une de ces âmes pareilles aux « marbres purs qui ne se raient pas, car se rayer, c'est commencer de s'entr'ouvrir : et elles restent fermées » sans que les vicissitudes ne les « déclosent »<sup>86</sup>. Hermangarde, minérale et marmoréenne, se réfléchit harmoniquement dans la blanche falaise de Carteret, dressée face à Jersey, la noire hermaphrodite, comme elle se dresse face à Vellini<sup>87</sup>. Le prénom à « physiologie », carolingien et suranné, protège l'*hermétisme* derrière un *garde* signifiant. L'héroïne est une fille bien gardée, qui se garde de la vie. Dès lors, les normandismes tentent de déclore l'hermétique Hermangarde ; ils manifestent l'irruption du réel qui chamboule les représentations. Certes, Hermangarde est sublime, mais ce sublime n'a pas toujours la caution de la voix narratoriale. La comparaison de l'inflexibilité d'Hermangarde à celle de Christine de Suède<sup>88</sup>, trop hyperbolique pour être honnête, recèle une ironie qui met à distance le sacrifice.

---

<sup>82</sup> Mathilde Bertrand, « Du 'barbare à sensations' au 'dilettante d'architecture'. Prose et poésie dans l'œuvre de Jules Barbey d'Aurevilly et de Marcel Proust », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 105, n°2, 2005, p. 397.

<sup>83</sup> Carlo Ginzburg inscrit sa réflexion sur l'estrangement dans la lignée de Chklovski. Il distingue l'estrangement d'un Tolstoï, qui vise le dépassement des apparences et « une compréhension plus profonde de la réalité » par l'exercice de la raison critique de l'estrangement tel que le pratique Proust, qui suspend les explications causales pour préserver l'inconnaissable et la « fraîcheur des apparences » (« L'estrangement », *À distance, Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Éditions Gallimard NRF, 2001 (traduction française par Pierre Antoine Fabre), p. 32). D'une certaine manière, l'estrangement lié au normandisme assure la synthèse de ces deux formes : il s'agit d'arriver à une appréhension plus juste et plus profonde de la réalité en la lestant de sa part de naïveté et de mystère, irréductible aux explications causales.

<sup>84</sup> À Trebutien, Paris, 31 octobre [18]51, *CG*, t. 3, p. 108.

<sup>85</sup> Jacques-Philippe Saint-Gérard, *Morales du style, op. cit.*, p. 274.

<sup>86</sup> *Une Vieille Maîtresse, op.cit.*, part. 2, ch. 9, « La robe rouge », p. 355.

<sup>87</sup> *Ibid.*, part. 2, ch. 3, « Un nid d'alcyon », p. 289.

<sup>88</sup> *Ibid.*, part. 2, ch. 17, « La sincérité inutile », p. 458.

La stratification du sens dans le roman fait que cette effraction linguistique fonctionne à plusieurs niveaux. Hermangarde incarne explicitement l'Aristocratie<sup>89</sup>, ce qui ouvre la voie à une lecture politique, dans laquelle l'aristocratie serait ébranlée par la montée en puissance du peuple. La dernière interprétation possible, enfin, est métapoétique ou métalittéraire ; comme Griffon, qui a « ramassé un peu de la langue de tous les pays sur toutes les côtes », l'écrivain recourt à des normandismes-projectiles qui viennent déstabiliser les codes de la langue littéraire pour la revivifier. En cela, la métaphore du « moule-à-balles »<sup>90</sup> trouve sa pleine justification ; cette agressivité lexicale imputable à la « main de la force »<sup>91</sup> du Normand est salutaire car elle est au cœur de la poétique de la force aurevillienne :

La force [...] suppose en outre une capacité d'effraction, de dévoilement, de retour de la présence au sein de la représentation, soit le pouvoir de montrer ce qui passe les simples apparences, de réveiller en l'homme les facultés morales et spirituelles en le mettant en contact avec les profondeurs du réel.<sup>92</sup>

Le normandisme, surtout quand il est affecté par la MAE, semble faire surgir une présence qui remet en cause les représentations. En cela il refonde l'écriture romanesque. C'est probablement pour le revendiquer ouvertement qu'un normandisme est la matrice narrative du roman entier. « Joie de mariage » [37] est l'expression d'où est sorti ce livre : le bonheur conjugal d'Hermangarde et de Ryno est précisément cette « flamme passagère et éphémère qu'on appelle joie de mariage », vite supplantée par le feu diabolique de Vellini.

L'effraction d'une présence est aussi effraction de l'Autre – la présence est présence de l'Autre. La MAE, souvent décrite en termes de mise à distance, dit plutôt le pouvoir d'attraction, la fascination exercée par le discours autre sur le discours propre. *Une Vieille Maîtresse* peut ainsi apparaître comme le roman du trouble, la MAE constituant l'inscription énonciative, polyphonique<sup>93</sup> et microstructurale, de ce trouble. À la différence de ce qui se passe dans *L'Enfermée*, le normandisme s'insère dans un système hétérolingue diversifié, souligné par la MAE, qui montre comment l'altérité linguistique travaille le discours pour mieux donner à voir les séductions de l'Autre et l'expérience de la tentation. En effet, si Vellini est une « maîtresse-sérail »<sup>94</sup>, le roman tout entier, vaste extrapolation du personnage, est aussi un sérail linguistique, qui met en tension le français standard avec des sociolectes marqués et des mots étrangers pour exemplifier les vicissitudes du désir. L'espagnol (« cuchillo », « cariño », « lazo », « brasero », « meneo », « reina netta », « mujer de partido », « florinda perdio su flor », « muchacha », « perro del diablo », « porque no ? », « cigarro », « buenas tardes », « conque vamos »<sup>95</sup>) s'y mêle à l'italien (« i promessi sposi », « relazione », « morbidezze »<sup>96</sup>), à l'arabe et au turc (« hatschich », « fefta »<sup>97</sup>) ainsi qu'à l'anglais, langue du mari de Vellini (« gentleman-like », « strange, very strange », « partner »<sup>98</sup>). Déterritorialisés et proférés dans un espace francophone, ces mots étrangers ne sont nullement des indices pittoresques de couleur locale. Vellini, dont le nom a une consonance italienne, est une espagnole mariée à un anglais qui vit en France. Il y a dans cette bigarrure lexicale une dynamique centripète d'infiltration de l'étrange, la mise en scène d'une altérité linguistique non stabilisée et invasive, qui inverse le tropisme exotique en se liant à la MAE. Non stabilisée, car ce serait une erreur de déceler une logomachie entre les hispanismes de *Mal-aga*, le royaume du mal, et des normandismes supposément positifs. La constellation formée par l'espagnol,

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, part. 2, ch. 6, « La Providence qui s'en va », p. 324.

<sup>90</sup> À Trebutien, 31 décembre 1849, *CG*, t. 2 p. 141.

<sup>91</sup> *Id.*

<sup>92</sup> Pierre Glaudes, *Esthétique de Barbey d'Aurevilly*, *op.cit.*, p. 54.

<sup>93</sup> Polyphonique est à entendre dans un sens large puisque Jacqueline Authier-Revuz n'inclut pas la modalisation dans la zone de la bivocalité polyphonique au sens strict.

<sup>94</sup> *Une Vieille Maîtresse*, *op.cit.*, part. 1, ch. 4, « Une maîtresse-sérail », p. 143.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 215, 403, 145, 184, 185, 181, 157, 178, 372, 305, 307, 158.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 121, 131, 231.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 336, 377.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 164, 181, 183.

l'italien, l'arabe et le turc incarne les séductions de la passion amoureuse, avec une connotation morbide pour l'espagnol et le turc. Les séductions de l'élitisme social apparaissent sous une forme oxydée avec le lexique galant d'Ancien Régime (« beaux », « créature », « palettes » pour les dents<sup>99</sup>), et sous une forme moderne avec l'anglais des dandys. Les normandismes verbalisent les séductions du réel non réaliste et le lexique de la marine (« pleins », « faire clair d'étoiles », « filer ses nœuds »)<sup>100</sup>, dit l'attrait de l'aventure maritime et, plus largement, existentielle.

Le roman bipartite n'opère donc pas une translation du mal vers le bien, mais du (grand) *monde* urbain parisien vers le monde tel qu'il est, hétérologue, densifié par le réel non réaliste et vrillé de passions. L'étrangeté lexicale soulignée par l'hétérogénéité énonciative de la MAE ambivalente relève donc d'une écriture du trouble, qui donne à lire au plan du sujet, la séduction exercée par autrui, dans les chassés-croisés ambigus du désir et de l'emprise et, au plan métaphysique, le trouble dans la valeur. Ainsi, elle peut être reliée à la stratégie ambivalente de l'écrivain qui peint la fascination exercée par les désordres passionnels pour les mettre à distance et provoquer l'adhésion au divin. La MAE, combinaison d'adhésion et de mise à distance, est donc un stylème aurevillien, à la fois l'inscription miniaturisée d'une posture créatrice et une solution pour galvaniser l'écriture grâce à des mots frappants, dans tous les sens du terme. Ce sont en effet des mots qui se font voir, à la fois des mots-mondes qui suscitent leur référent et des mots-valeurs ; des mots, en somme, qui permettent l'irruption de la présence au cœur de la représentation.

Aborder Barbey par le biais du normandisme n'a donc rien de réducteur ; c'est ce que l'on espère avoir montré au terme de ce parcours, qui va de l'histoire littéraire à la stylistique en passant par la dialectologie. Si la « normanderie » de Nodier et de Barbey se rejoignent partiellement, puisqu'elles lient, sous l'égide de Scott, la terre normande à l'Écosse, à un dialecte valorisé et à un patrimoine légendaire oral qui permet à la production littéraire de se naturaliser en s'en faisant l'héritière, elles se démarquent aussi radicalement : le patois est, chez Nodier, l'objet de représentations tandis que, chez Barbey, il devient en outre une pratique littéraire effective. Cette pratique est plus subtile qu'il n'y paraît, que ce soit dans le choix des traits dialectaux, dans la distribution des formes, dans les degrés de marquage. Or cette introduction du normandisme dans la langue littéraire produit une commotion esthétique et idéologique, voire existentielle : elle inscrit l'effraction à la fois jouissive et violente de l'altérité sous toutes ses formes, qu'il s'agisse du mot impur mais lesté d'une présence, de la femme étrange et versatile ou du réel bigarré pénétré de fantastique. La MAE, qui cumule la familiarité et la défamiliarisation, lui sert alors de caisse de résonance et aide le normandisme à se constituer en stylème, caractéristique d'une écriture du désir et du trouble.

La pratique du normandisme dans *Une Vieille Maîtresse* est au cœur d'une poétique de la valeur qui noue l'esthétique à l'idéologie pour inscrire l'écriture dans le champ social sur un mode offensif<sup>101</sup>. Elle est donc politique, si l'on veut, mais au sens large. Cette fonction politique se reconfigure et se précise par la suite dans *L'Ensorcelée* ; comme l'a montré Saint-Gérard, l'opposition entre « la langue nationale et le patois » recouvre l'antagonisme « de la Chouannerie et de la démocratie » et devient un des « moyens d'accomplissement de l'histoire, et la condition de fixation de l'Histoire ».<sup>102</sup> La translation générique du stylème normand, élaboré dans le roman d'amour puis réinvesti dans le roman historique, permet d'en accomplir pleinement les potentialités politiques. Ce qui ne signifie pas qu'il y ait une « amélioration » dans le traitement du normandisme ; on peut rester sensible aux spécificités du normandisme dans *Une Vieille Maîtresse*, plus multiforme et sursignifiant peut-être.

Roselyne de Villeneuve – EA STIH

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 160, 163, 303.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 290, 338, 365.

<sup>101</sup> Jacques-Philippe Saint-Gérard en souligne justement la « finalité offensive », *Morales du style*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>102</sup> Jacques-Philippe Saint-Gérard, *Morales du style*, *op. cit.*, p. 276.

## Annexe : Relevé des normandismes dans *Une vieille maîtresse*

### Avertissement

Le relevé a été établi manuellement. Il a ensuite été confronté à la liste établie par Hedwig Pinthus dans *Die Normandie in Barbey d'Aurevillys romanen, briefen und memoranden*, [Possneck], [Gerold-druck], 1937. Plusieurs occurrences que nous avons relevées ne sont pas répertoriées par H. Pinthus.

Certains régionalismes ou archaïsmes ne sont pas spécifiquement normands ; ils ne sont donc pas retenus. C'est le cas p.ex. de « Nenni dà » (366, 461), formé à partir de *non illud* auquel s'adjoint la particule de renforcement *dà*, amalgame de *dis* et de *va*. C'est également le cas de *itou* (367 et *passim*), altération de *atout*, « avec », formé de *à* et de *tout* et influencé par *itel* (forme renforcée de *tel*) ou de l'ancien verbe *bailler* (465), « apporter, donner », issu de *bajulare*. Pour la même raison, nous écartons plusieurs formes pourtant retenues par H. Pinthus dans sa liste de normandismes aurevilliens, comme *pécayère* (149), qui n'est pas normand mais qui est une variante de l'interjection provençale *Pécaïre* ou *Peuchère*, *mauricaude* (372 et *passim*) ou *moutonner* (419) qui ne sont pas spécifiquement normands. De même, *lamerter* intransitif en emploi non pronominal (472) est certes attesté comme archaïsme par l'Académie en 1835, mais il est un peu hâtif d'en faire un normandisme pour autant.

L'archaïsme grammatical qui consiste à combiner le pronom *je* avec une forme verbale de 1<sup>re</sup> personne du pluriel est fréquent : *j'pêchions* (365), *j'm'étions* (367) etc. Toutefois, ce n'est pas non plus une spécificité normande.

Enfin les amüissements, apocopes et aphérèses, sont trop nombreux pour être tous relevés. En voici quelques exemples : *J'crais*, *J'l'avons vu*, *j'pêchions*, *j'l'avons aperçu d'avant*, *c'tte nuit*, *je ne m'soucie*, *c'tte question*, *j'sis*, *vous v'nez*, *tout d'même*, *vot'masure*, *j'y ons passé*, *i'gn'y avait pas*, *je n'pensais à rien*, *v'là qu'tout à coup*, *qu'y n'faut jamais parler aux revenants*, *j'marchais*, *v'là*, *e'n'me quitta*, *elle n'd'vise*, *v'là*, *p't'être*, *pus*, *i faudra*, *qué qu'donc que vous faites là*, etc.

### Abréviations employées :

DD : discours direct

DPN : Edélestand et Alfred Duméril, *Dictionnaire du patois normand*, Caën, Mancel, 1849.

DFRN : René Lepelley, *Dictionnaire du français régional de Normandie*, Paris, Bonneton, 1994.

FEW : Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bâle, R. G. Zbinden, 1922-1967.

GPN : Louis du Bois et Julien Travers, *Glossaire du patois normand*, Caën, Hardel, 1856.

L-IG : René Lepelley, « Glossaire des termes normands employés par Barbey d'Aurevilly dans *L'Ensorcelée* », *L'Information grammaticale*, janvier 1988, n°36, p. 34-35.

MAE : modalisation autonymique d'emprunt

ND : René Lepelley, *La Normandie dialectale*, PU Caën, 1999.

TLFI : *Trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/>.

VdS : René Lepelley, *Le Parler normand du Val-de-Saire (Manche)*, thèse soutenue le 6 novembre 1971, sous la dir. d'A. Lerond, Caën, Musée de Normandie, 1974.

### 1. Expressions

N°	p.	Expression	Cotexte	Définition / remarques linguistiques	Insertion textuelle /marquage stylistique
1	368	Avoir quelqu'un au bout du coude	quand on l'a au bout du coude, on n'est pas à la noce, <i>ma fingnette</i> !	Être à proximité de quelqu'un.	Dialogue au DD.
2	368	Faire pique par-dessus feuille	elle fit <i>pique par-dessus feuille</i> dans la haie	- Note de B : « Expression locale. Piquer par-dessus la feuille, probablement. » - H. Pinthus, p. 150, rappelle que l'expression est utilisée dans <i>un Prêtre marié</i> avec un sens plus clair : « Nous partîmes, raide comme balle ! mais dès que nous fûmes hors de la ville, v'là qu'il se mit la route à dos, prit la ligne droite, piqua <i>par-dessus feuille</i> , bravement ! et je fis comme lui, à cause de monsieur Néel. Qu'est-ce qu'il aurait dit de son vieux Bellet, si je m'en fusse revenu tranquillement par les routes, comme un meunier sur ses sacs ? » (Paris, Lemerre, 1864, t. II, p. 279). Barbey l'emploie donc avec le sens de « aller à vive allure, piquer des deux [éperons] à travers champs », en dehors des routes.	Dialogue, DD, MAE, italiques, note d'auteur.
3	469	Mettre le béconage à prix	pour mettre <i>le beconage à prix</i> à même la réputation de toutes les honnêtes femmes	- Note de B. « Mettre le béconage à prix, – mettre à prix l'action de se <i>servir du bec</i> , probablement. Tout ce dont l'auteur répond, c'est qu'une pareille locution est employée dans les basses classes de la Normandie. »	Dialogue, DD, MAE, italiques, note d'auteur.

				- Mèdire de quelqu'un. Selon Edouard Le Héricher, <i>béconnage</i> signifie « prise de bec » ou « bavardage », la citation d' <i>Une Vieille Maîtresse</i> étant à comprendre comme « déchaîner la langue » ( <i>Normandie scandinave</i> , Avranches, Tribouillard, 1861, p. 39).	
4	394	Vendre des pois qui n'ont pas cuit	« Quel pois lui a-t-on vendus qui n'ont pas cuit?... » dit la Charline, en se servant d'une expression proverbiale dans ces contrées.	« jouer un tour » (Julie Amerlynk, <i>Phraséologie potagère</i> , Bibliothèque des Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2006, n°118, p. 10) et donc mettre de mauvaise humeur.	DD, glose métalinguistique intégrée au texte.

## 2. Lexies

N°	p.	forme	cotexte	Définition / remarques linguistiques	Insertion textuelle /marquage stylistique
1	467	amfreuse	Cette <i>amfreuse</i> * petite moricaude	- Note de B : « Affreuse. » - Nasalisation du a.	MAE, italiques, note d'auteur.
2	462	baire	C'est le meilleur <i>baire</i> de la côte	- DPN : « BÈRE, s. m. Cidre, la boisson la plus habituelle. » - GPN : « BÈRE : cidre ou poiré. Corruption de boire. » - L-IG « Cidre ». - Correspond à <i>boire</i> , avec l'évolution dialectale de la diphtongaison de e fermé [e], voir ND, 63.	MAE, italiques, DD.
3	464	bancelle	Ils allèrent s'asseoir sur la <i>bancelle</i> *	- Note de B : « Bancelle, – petit banc. » - DPN : « BANCELLE, S. f. Petit banc sans dossier ; il a le même sens dans le patois du Berry ». - GPN : « BANCELLE (s. f.) : petit <i>banc</i> . » - Selon VdS, 184, la <i>bancelle</i> « est mobile », contrairement au banc adossé et fixé au mur.	MAE, italiques, note d'auteur. Récit (narrateur).
4	367 424 462 470 Etc.	Ben/ b'en	Ah ! j'y ons passé ben tard	- « bien ». - Dans la graphie, on observe une concurrence des formes <i>ben</i> ou <i>b'en</i> , cette dernière transcrivant peut-être un renforcement articulatoire de la labiale.	Non marqué, dialogue au DD.
5	423	biau	V'la biau temps pour les biens de la terre !	- « beau ». - Conservation de l'ancienne triptongue [jao] ; voir ND, 82. - <i>Beau/biau</i> proviennent de <i>bellos</i> , puis <i>bels</i> . En français standard, [e] bref latin +[l] + consonne aboutit à la triptongue [eau] avec [a] de transition, qui devient [eao] et se réduit à [o]. En Normandie, [eao] aboutit à [iao] puis [jao].	Dialogue au DD.
6	327 328	bijude	Elle leur montra une de ces maisons au toit bas, qu'on appelle <i>bijudes</i> en dialecte normand [...] Ils la virent regagnant lentement la <i>bijude</i> solitaire.	- DPN : « BIJUDE, s. f. Petite cabane. » - GPN : « BIJUDE, voyez BIHUTTE. BIHUTTE : mauvaise cabane. De hutte. » - DFRN : « BIJUDE n.f. Cabane. Employé : Manche. Connu : Orne. Sans doute autre forme de <i>bihute</i> [...]. <i>Bihute</i> est sans doute un composé de <i>hutte</i> comme <i>cahute</i> . Sa forme a peut-être été influencée par celle de l'ancien français <i>bégude</i> , 'cabaret', qui semble avoir été formée sur le latin <i>bibere</i> (FEW 1348b) ».	MAE, italiques, « qu'on appelle », dans la construction « Un de ces... qui ».
7	366	bonhoûmm e	C'est vrai, mon <i>bonhoûmm</i> .	Prononciation dialectale.	MAE, italiques, dialogue au DD.



8	472	boursicot	M. de Marigny [...] me vida tout son boursicot dans mon grand <i>capet</i> .	- DPN : « BOURSICOT, s. m. (arr. de Valognes) Petite bourse ; probablement de <i>Bursica</i> que nous n'avons cependant trouvé dans aucun glossaire. Boursicot appartient aussi aux patois du Nivernais et du Berry. » - GPN : « BOURSICOT ; BOURSICQUET ; petite bourse. Il se trouve également dans le patois du Berri et du Nivernais. »	Dialogue au DD.
9	472	bouter	l'argent qu'elle m'a bouté n'a pas brûlé ma <i>pouquette</i>	- DPN « BOUTER, v. a. Mettre, pousser.[...] Le français se servait encore naguères de <i>Bouter</i> dans le sens de <i>Mettre</i> , et il a conservé la double acception que lui donne le patois normand dans la Flandre et dans les patois du Nivernais et du Berry. »	Dialogue au DD.
10	408	brin	J'n'ons vu brin d'crabes	Forclusif archaïque, à l'instar de <i>point, mie, goutte...</i>	Dialogue au DD.
11	365	bruman	Comme un bruman** qui monte la nef de l'église, le jour de ses noces	- Note de B : « <i>Bruman</i> , le fiancé, le mari de la bru. » - DPN : « BRIJMAN, s. m. Nouveau marié ; homme de la <i>Bru</i> ; en islandais <i>Brudman</i> signifie <i>Garçon de noces</i> . » - GPN : « BRUMAN : nouveau marié. En roman, ce mot signifie gendre. Étymologiquement, c'est l'homme de la bru. »	Dialogue au DD, note d'auteur, assez proche de la déf. du DPN .
12	366	buhan	Je ne m'soucie pas de la voir se lever dans cet infernal <i>buhan*</i> .	- Note de B : « Brouillard, en dialecte normand. » - DPN : « BUAN, s. m. Brouillard humide. » - GPN : « BUAN : brouillard épais. Roman. Du celtique <i>Bu</i> . » - L. IG : « buhan s.m. 'brouillard' (s'emploie surtout pour le brouillard du matin et du soir s'étendant sur les vallées). »	MAE, italiques, dialogue au DD, note d'auteur.
13	472 368	capet	Je marchais la tête basse sous mon vieux <i>capet</i> .	- GPN : « CAPET et CAPIAU : chapeau. De <i>caput</i> . » En Normandie, la palatalisation de [k] suivi d'un [a], qui aboutit à [j] (graphie <i>ch-</i> ) en français standard ne s'effectue pas. Voir ND, 58-59.	MAE, italiques, dialogue au DD.
14	424 463 472	Cha/c'ha/ch 'a	Si c'est comm' cha	- Contraction de <i>cela</i> , formé de <i>ce+là</i> , avec prononciation dialectale. <i>Ce</i> provient <i>ecce hoc &gt; ceo &gt; ce</i> . En français standard [k] suivi d'un [e] aboutit à [s] alors que, dans le domaine normano-picard, le résultat est [j]. - L'apostrophe, dont la place varie selon les occurrences, semble transcrire un renforcement articuloire.	Sans marquage typographique, dialogue au DD.
15	470	cheux	il ne fait pas mal noir <i>cheux</i> vous ?	- GPN : « CHEUX : chez. Roman. Patois Lorrain. »	Dialogue au DD, MAE, italiques.
16	465	choine	si vous avez un peu de <i>sauticot**</i> et un morceau de <i>choine***</i>	- Note de B : « comme <i>choine</i> pour pain blanc, pain de <i>choix</i> , probablement. » - DPN : inconnu - GPN : « CHOINE (s. m.): sorte de pâtisserie. En roman, c'est un pain blanc et d'élite. Du celtique-breton <i>choanen</i> . »	MAE, italiques, note d'auteur, dialogue au DD.
17	368	Cherche-son-pain	Un vieux cherche-son-pain	- <i>Dictionnaire de l'Académie</i> (1835), entrée <i>chercher</i> : « <i>Chercher son pain</i> , Mendier. <i>Chercher sa vie</i> , chercher les moyens de subsister. ». Ce sens figure dans le dictionnaire de l'Académie depuis 1762.	Dialogue au DD.
18	367	chrétian	Comme j'sis un <i>chrétian</i> bien baptisé	Déplacement du point d'articulation de la voyelle nasale qui devient postérieure, avec une aperture plus prononcée.	MAE, italiques, dialogue au DD.
19	291	clopoint	le crabe, qu'ils appellent le <i>clopoint</i>	- DPN : « CLOPOING, s. m. Crabe, qui ressemble à un <i>poing clos</i> . » - GPN : « CLOPOING : sorte de crabe, qui ressemble au <i>poing clos</i> ou fermé. » - DFRN : « CLOPOING n. m. Tourteau [...]. Employé : Manche. Connu : Calvados. Formé de <i>clos</i> 'ferme' et de ' <i>poing</i> ' (un autre nom de cet animal : <i>poing-clos</i> ), allusion à la forme de l'animal. »	MAE, italiques, <i>qu'ils appellent</i> . « ils » pose un problème de référence (exophore mémorielle ou anaphore lâche et distante).

20	295 373	Coquilles de noix	1/ Les riverains de cette contrée, habitués à la mer dès leur bas âge, manœuvrent ces bateaux à voile, nommés vulgairement <i>coquilles de noix</i> , 2/ Ils la prennent sur leurs coquilles de noix.	Non recensé dans les dictionnaires	1/ Narrateur, MAE, italiques, « nommés vulgairement » 2/ Dialogue au DD. Aucun marquage puisque déjà utilisé.
21	350 Etc.	crais	Mais j' <i>crais</i> que j'ai vu filer M. de Marigny	Au lieu de <i>crois</i> , évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, voir ND, 63.	MAE, italiques, dialogue au DD.
22	365	crayons	Je <i>crayons</i> qu'il se briserait	Au lieu de <i>croys</i> , évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, voir ND, 63.	MAE, italiques, dialogue au DD.
23	337	Criard	Ah ! Mon Dieu ! serait-ce le <i>Criard</i> , fit-elle, dont ils nous parlaient, il y a quelques jours, aux Rivières, chez le pêcheur Bas-Hamet ? [...] Le <i>Criard</i> est une superstition [...].	- Non recensé par les dictionnaires. - « Dans le Perche, c'est à saint Criard, saint tout local, que l'on conduit les rechignoux [enfants grognons] en pèlerinage » (Laisnel de la Salle, <i>Croyances et légendes du centre de la France</i> , Paris, Librairie centrale des chemins de fer, 1873).	MAE, italiques pour la 1 <sup>re</sup> occurrence seulement, discours narrativisé (circulation du discours légendaire).
24	469	daigt	une femme qui vaut mieux à l'ongle de son petit <i>daigt</i> **	- Note de B. : « Pour doigt. » - Évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, issu du i bref de <i>*ditum</i> , réduction de <i>digitum</i> , voir ND, 63.	Dialogue au DD, MAE, italiques, note d'auteur.
25	468	dirie	c'était la <i>dirie</i> *sur la côte	- Note de B. : « La dirie, – ce qu'on dit. » - Ni dans DPN ni dans GPN - L. IG : « raconter » (s'emploie surtout au pluriel) - DFRN précise qu'il est connu dans la Manche.	Dialogue au DD, MAE, italiques, note d'auteur.
26	366	douvelle	Dit alors un mendiant [...] lequel poussait de temps en temps les douvelles enflammées sous le chaudron	- DPN : « DOUELLE, s. f. Planche d'un tonneau ; <i>douve</i> ; on dit aussi <i>Douvelle</i> . » - GPN : « DOUELLE (s. f.) : douve de tonneau; petite douve. Contraction de <i>douvelle</i> , par syncope. De <i>dotium</i> . » - TLFI : « Du b. lat. <i>doga</i> 'sorte de vase ou mesure de liquides', empr. au gr. $\delta\omicron\upsilon\chi\acute{\eta}$ 'récipient, réservoir' ».	Aucun marquage ; appartient à l'incise donc, au discours citant, sous responsabilité narrative. Contamination du discours citant par le discours cité du mendiant ?
27	368	draite	Et vint à <i>mai</i> , <i>draite</i> comme v'là mon bâton	Au lieu de <i>droite</i> , évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, voir ND, 63.	MAE, italiques, dialogue au DD.
28	368	épeurer	Un vieux [...] n'est pas ben facile à <i>épeurer</i>	- Français standard : <i>apeurer</i> . - Le TLFI signale que le mot est attesté chez Cotgrave en 1611 et qu'il s'est ensuite maintenu dans des dialectes, renvoyant à FEW t. 8, p. 88. Il ajoute que le mot est à nouveau utilisé au XIX <sup>e</sup> siècle, citant <i>Jeanne</i> de G. Sand (1844) à l'appui.	MAE, italiques, dialogue au DD.
29	366	étrille	Je ne prendrai pas une <i>étrille</i> ** qui fût tant seulement bonne pour le déjeuner des servants d'un cabaret.	- Note de B. : « Espèce de coquillage de la forme des crabes, mais sans grosse pince et couvert d'un duvet rude par-dessus son écaille. <i>Etrille</i> est le mot populaire. On parle ici comme les poissonniers normands et non comme la science. » - Non mentionné par le DPN, le GPN ou DFRN mais toujours employé, en Normandie du moins. - Le TLFI signale le sens de crabe à la carapace rugueuse, par analogie de forme avec l'instrument de pansage.	Note d'auteur, sans italiques, dialogue au DD.
30	367 Etc.	Ma finguette	Multiples occurrences, toujours en discours rapporté.	- DPN : « FINGUE (par ma) s. m. (Manche) Par ma foi ; à Condé-sur-Noireau, PAR MA FONGUE ; le vieux-français disait <i>Figure</i> : Ma figue, vous êtes un beau faiseur d'enfants ; Desperriers, <i>Onzième nouvelle</i> . En rouchi et dans le patois de la Vendée, on dit <i>Fique</i> . »	Non marqué, dialogue au DD.

				- GPN : « FINGUE : Foi. Par ma fingue : par ma foi. On dit aussi par ma fingnette. » - I. IG : « Ma foi ! »	
31	368	fraide	Une manière de sueur <i>fraide</i> qui mouillait, sur mon dos, jusqu'à mon bissac.	Évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, voir ND, 63.	DD, MAE, italiques.
32	469	grasset	mais la Montmartin [...] se relevait la nuit pour allumer son <i>grasset</i> *	- Note de B. : « Petite lampe à bec, qu'on attache par un crochet à la muraille et qui contient de l'huile en réserve dans un double fond. » - DPN : « GRASSET, GRESSET, n. m. (Manche) Lampe en fer ; <i>Graset</i> signifiait huile en vieux-français. » - GPN : « GRAISSET, sorte de lampe en fer. » - DFRN : « GRASSET n.m. Petite lampe à huile. Employé : Manche. Dérivé de <i>gras</i> . »	Dialogue au DD, MAE, italiques, note d'auteur.
33	472	[parler] grimoire	ils parlaient grimoire entr'eux	- <i>Grimoire</i> développe à partir du moyen français le sens de « propos obscurs ». <i>Parler grimoire</i> semble donc signifier : tenir des conciliabules inaudibles ou incompréhensibles.	
34	294	hagnet	Avec sa hotte au dos et son <i>hagnet</i> * sur l'épaule	- Note de B. : « Petit filet faisant poche, attaché à un cercle en fer dont une faucille serait la moitié. » - DPN : « HAGNETTE s. f. (arr. de Bayeux) Couteau qui ne coupe pas ; dans le patois de Rennes on appelle une serpette <i>Hignette</i> . Ce mot signifie aussi Béquille et vient sans doute de l'islandais <i>Hagna</i> , Servir, Être nécessaire. » - GPN : « HAGNETTE : béquille. <i>D'anús</i> , vieille femme. Il signifie aussi mauvais couteau » ; supplément : « HAGNETTE : morceau de bois fléchi en forme de <i>melle</i> , dont on garnit l'extrémité du fléau et une extrémité de la verge de ce fléau. Une <i>couplère</i> en cuir, passée dans les deux hagnettes, réunit ainsi le manche et la verge. »	Inclus dans le discours du narrateur ; MAE, italiques, note d'auteur.
35	366	Hamet	j'sis de Sortôville-en-Beaumont, du Hamet* aux Lubées	-Note de B. : « <i>Hamet</i> , – hameau » - DPN : « HAM s.m. Hameau. Ce mot ne se trouve plus que dans quelques noms de communes. <i>Le Ham</i> dans l'arrondissement de Valognes, <i>Ouistreham</i> dans l'arrondissement de Caën. Il vient certainement des langues du nord ; en islandais <i>Heim</i> signifie maison [...]. » - GPN : non recensé.	Note d'auteur sans italiques. Dialogue au DD.
36	424	iau	le pont de Carteret avant deux heures sera sous l'iau	Évolution normande de l'ancienne triphthongue [eao], devenue [jao], là où le français standard opère une réduction en [o] ; voir ND, 82.	Non marqué, DD.
37	360	joie de mariage	Tantôt éclatante et joyeuse avec la flamme sonore du sarment qui pétille et meurt et qu'on appelle <i>joie de mariage</i>	- Inconnu du DPN et du GPN. - « Un des avantages qu'on pourrait retirer de cette cheminée à la campagne, c'est qu'il est mille choses qu'on peut employer pour lui communiquer la chaleur nécessaire, et qui, dans une cheminée ordinaire, ne produiraient que cette flamme passagère que nous nommons, en Normandie, <i>joie de mariage</i> . » (M <sup>me</sup> Gacon-Dufour, <i>Manuel de la Ménagère, à la ville et à la campagne</i> , « De la cheminée économique », Paris, Buisson, 1805, t. II, p. 427).	MAE, italiques, <i>qu'on appelle</i> . Inséré dans une description, pas dans un discours rapporté.
38	291 365	lançon	1/ On y trouve [...] des turbots, des plies [...] le <i>lançon</i> qu'on pêche dans le sable 2/ J'pêchions le <i>lançon</i> sous les dunes.	- DPN : « EQUILLE, s. f. (arrond. de Bayeux) Petit poisson allongé, du latin <i>Acicula</i> , appelé à Valognes <i>Lançon</i> . » - GPN : « LANÇON ou ÉQUILLE, petit poisson de mer. »	1/ Description (pris en charge par le descripteur), MAE, italiques. 2/ Dialogue au DD, MAE, italiques.
39	326	landage	[la voiture] mit assez de temps à disparaître dans ces landages où nul arbre ne borne l'essor du regard.	- DFRN : « LANDAGE n.m. Lande. Employé : Manche. Connu : Calvados. » Le DFRN cite un article concernant un « feu de landages » datant de 1988. - Littré : normandisme au sens de <i>ajonc</i> (par métonymie).	Aucun marquage, pris en charge par le narrateur.

				- Cité par von Wartburg dans FEW d'après Littré, t. 5, p. 158. - Non recensé dans DPN et GPN.	
40	462	liron	Si vous n'étiez pas paresseux comme un vieux liron	- Non recensé dans DPN et GPN. - TLFi : mot dialectal de l'ouest pour <i>loir</i> .	Dialogue au DD, sans autre marquage.
41	365 Etc.	mai	Pierre le Caneillier et <i>mai</i> *	- Note de B. : « <i>Mai</i> pour <i>moi</i> . Inutile de dire que nous écrivons comme les paysans prononcent. » - Évolution différente de la diphtongue de [e] fermé, voir ND, 63.	MAE, italiques, dialogue au DD, note d'auteur.
42	471	male	la male heure qu'il était	Archaïsme.	DD.
43	464	mannequin	<i>Mai</i> qui porte à dos mon petit <i>mannequin</i> .	- Note de B. : « Panier d'osier qui a la forme d'un cône renversé. » - Signalé comme normandisme par B, mais attesté ailleurs dans le lexique de la pêche : « Les chasses-marées apportent, à Paris, le poisson dans des <i>paniers ou mannequins</i> de près de deux pieds de hauteur, & de dix à douze pouces de diamètre ; & enfin les pêcheurs ont une espèce de mannequin d'osier, dont ils se servent à prendre sur la grève, en basse eau, des crevettes, écrevisses, etc. » ( <i>Dictionnaire domestique portatif</i> , par une société de gens de lettres, Paris, Vincent, 1765, t. 3, article <i>panier</i> ). - TLFi : « Panier long et étroit qui sert à apporter au marché des fruits ou des poissons. <i>Mannequin de marée</i> (Ac. 1835, 1878). » Il rappelle que le mot est emprunté au néerlandais <i>mannekijn</i> qui veut dire soit «petit homme» (d'où le sens du mot en couture) soit « petit panier ».	MAE, italiques, DD.
44	337 367 Etc.	mielles	1/ [Le Criard] parcourt les mielles* et les rochers, en les emplissant de cris sinistres. 2/ vous n'pouvez guère <i>savoir</i> ce qui se passe dans les mielles de Portbail à Carteret.	- Note de B. : « Nom qu'on donne aux grèves dans le pays. » - Non recensé par le DPN. - GPN : « MIELLE : terre sablonneuse sur le bord de la mer. Cherbourg. » - DFRN : « MIELLE n.f. Terrain sableux. Employé : Manche. Du scandinave <i>melr</i> , 'dune de sable' ». - Matsumara : « on constate que ce mot est attesté dès 1549 chez Gouberville, mais qu'ensuite il ne se rencontre que dans des dialectes modernes de la Manche (Cherbourg et La Hague), des îles anglo-normandes (Jersey et Guernesey) ainsi que de Saint-Malo (Île-et-Vilaine). »	1/ Note mais sans MAE (pas d'italiques). Pris en charge par le narrateur. 2/ Non marqué car déjà utilisé. Dialogue au DD.
45	465	moque	La mer est meilleure que les hommes, répondit Capelin, en engloutissant une moque* de cidre	- Note de B. : « Espèce de tasse à fond large et à une seule anse. » - DPN : « MOQUE, s.f. Tasse sans anse. » - GPN : « MOQUE (s.f.) : bol, vase de terre plus grand que la tasse. » - DFRN : « MOQUE n.f. Bol à anse pour boire le cidre. Employé : Manche, Calvados. Connu : Orne. De l'ancien allemand <i>mokke</i> 'cruche' ».	Dans le discours citant, donc pris en charge par le narrateur, mais avec la mise à distance de la note. Sans MAE, pas d'italiques.
46	471	nivelleries	elle avait ses idées et ses nivelleries*	- Note de B. : « Mot patois, synonyme à manies et à bagatelles, tout ensemble. » - Le DPN recense les formes <i>nio</i> , <i>niolle</i> , « niais, niaise » ainsi que <i>niveler</i> qui signifie « niaiser » et qui serait un dérivé de Jean de <i>Nivelle</i> , la catachrèse « c'est un Jean de Nivelle » désignant en Normandie un <i>niais</i> . - LE GPN signale également les formes <i>nio</i> , <i>niolle</i> ainsi que <i>niveler</i> « niaiser, faire des nivelleries ». <i>Nivellerie</i> est défini par le GPN ainsi : « travail minutieux, consacré à des bagatelles ». - DFRN : « NIOLLERIE n.f. Chose sans importance. S'emploie surtout au pluriel. Connu : Orne, Manche. Dérivé du terme régional <i>niolle</i> 'sotte'. » - On peut donc en conclure que la forme employée par B. résulte d'une contamination, catalysée par la similitude des deux phonèmes initiaux puis du /l/, de la forme <i>niolleries</i> par le patronyme devenu proverbial <i>Nivelle</i> ,	DD, sans MAE, mais note d'auteur.

				Jean de Montmorency-Nevele ayant été traité dans les chansons populaires comme un sot, un <i>niais</i> .	
47	467	parement	On a toujours bien un <i>parement</i> de fagot, pas vrai, mère Charline ? dont on peut les régaler, quand elles commencent de <i>viper</i> **trop fort.	- GPN : « PAREMENTS (DE FAGOT) : rondins qui se placent à la surface du fagot pour lui donner belle apparence, <i>le parer</i> . »	MAE, italiques, dialogue au DD.
48	470	patraflas	v'là que j'entends, patraflas !	GPN : « PATRAFIAS : bruit d'une chute. »	Dialogue au DD.
	327	pauvresse	une petite fille, une petite <i>pauvresse</i> (comme on dit dans le pays), au teint d'argile	Non recensé. Nous l'incluons dans la liste car B. l'exhibe comme normandisme mais c'est discutable ; voilà pourquoi l'occurrence n'est pas numérotée.	MAE, italiques, « comme on dit ».
49	462	pérémonie	Morte si jeunette... de la <i>pérémonie</i> , à ce qu'ils disent	- Note de B. : « Pulmonie (patois). » - Non recensé dans le DPN. - GPN : « PÉRÉMONIE, PERMONIE : Pulmonie. »	MAE, italiques, notes d'auteur, dialogue au DD.
50	472	pouquette	L'argent qu'elle m'a bouté n'a pas brûlé ma <i>pouquette</i> *	- Note de B. : « <i>Pouquette</i> pour pochette. On l'écrit ici comme les paysans normands le prononcent. » - DPN : « POUQUETTE. s. f. Poche ; littéralement Petite pouque, en anglais <i>Pockett</i> . A Pont-Audemer les enfants qui ne sont pas contents de ce qu'on leur a donné, suivent le cortège des baptêmes, en criant : <i>Pouquettes cousues</i> . » Le DPN rattache <i>pouque</i> à l'islandais <i>poki</i> , « sac ». - GPN : « POUQUETTE : petite poche, poche d'un vêtement. » Le GPN signale également l'islandais <i>poki</i> comme étymon de <i>pouque</i> . - DFRN : « POUQUE n.f. Sac de grosse toile. S'emploie surtout pour un sac de pommes de terre. Employé : Calvados, Manche ; Haute Normandie. Connu : Orne. Du francique <i>pokka</i> 'bourse'. »	MAE, italiques,, dialogue au DD, note d'auteur.
51	367 470 472	qu'euque queuque queuqu'	J'vis <i>queuque</i> chose de blanc	Suppression du [i].	MAE, italiques, dialogue au DD.
52	424	raitons	J'gagerais que les pêcheurs de d'là [...] auront pris ben des douzaines de <i>raitons</i> *	- Note de B. : « Dans le patois du pays, synonyme de petite raie, – une raie maigre, étroite, aux arêtes malléables et dont le foie est excellent. » - DPN signale <i>raile</i> , mais ne recense pas cette forme. - GPN : « RAITON (s. m.) : petite raie ; — poisson de rebut. » - DFRN « RAITON n.m. Petite raie (poisson de mer) [...]. Employé : Manche, Calvados, Orne. Dérivé de <i>raie</i> . »	MAE, note d'auteur, DD.
53	408	rôdailler	La Caroline a rôdaillé toute la nuit sous les dunes.	- TLFi : « rôder çà et là, traîner ». Le TLFi signale également que rôder s'emploie dans le vocabulaire de la pêche : « pêche à rôder : 'pêche qui s'effectue en déambulant le long des rives [...] » (toujours vivant) . Le mot n'est donc pas franchement un normandisme d'après les dictionnaires, mais on note sa proximité avec <i>rocailler</i> , qui, selon VdS, signifie dans la Manche « fouiller les rochers à la recherche de fruits de mer » (n. 52, p. 218). Dans la bouche du pêcheur Capelin, on peut supposer une probable interférence entre <i>rôdailler</i> et le normandisme <i>rocailler</i> ou <i>rôder</i> dans son sens spécialisé. - Non recensé par le GPN.	Dialogue au DD.
54	465	sauticot	si vous avez un peu de <i>sauticot</i> ** et un morceau de <i>choine</i> ***	- Note de B. : « Espèce de crevette bâtarde (expression populaire). » - DPN : « SAUTICOT, s. m. (arr. de Bayeux) Crevette, (arr. de Valognes) Crevette grise qui se pêche à l'embouchure des rivières ; dans quelques provinces on dit Salicoque. »	MAE, italiques, note d'auteur, dialogue au DD.

				<ul style="list-style-type: none"> <li>- GPN : « SAUTICOT : petite sauterelle des champs – crevette grise. De <i>salicoque</i>. »</li> <li>- DFRN : « SAUTICOT DE SABLE n.m. Talitre (crustacé non comestible, <i>talitrus saltator</i>). Cet animal porte aussi les noms de <i>puce de mer</i> ou <i>pou de mer</i>. Employé : Manche. Connu : Calvados. Dérivé de <i>sauter</i>. Allusion aux sauts que fait cet animal pour se déplacer. »</li> </ul>	
55	367	savoir	vous n’avez guère <i>savoir</i> ce qui se passe	Au lieu de <i>savoir</i> , évolution différente de la diphtongaison de [e] fermé, voir ND, 63.	MAE, italiques, dialogue au DD.
56	368	savait	qui passait pour avoir bien du <i>savait</i> ,	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Note de B. : « Avoir du <i>savait</i> (savoir), mot du pays po[ur] exprimer qu’on a quelque mystérieuse accointance avec le diable. » (Les crochets indiquent la correction d’une coquille de l’éd. Champion).</li> <li>- Non recensé par les dictionnaires.</li> <li>- Évolution différente de la diphtongaison de [e] fermé et amûissement de la consonne finale.</li> </ul>	MAE, italiques, dialogue au DD.
57	366	Vaiss[ <i>i</i> ]au	On n’avait pas vu de <i>vaiss[<i>i</i>]au</i> des mers de par-delà, dans le pays. (Les crochets indiquent la correction d’une coquille de l’éd. Champion, qui écrit <i>vaisseau</i> , ce qui n’est pas conforme aux éd. du XIX <sup>e</sup> ).	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Conservation de l’ancienne triphongue [jao] ; voir ND, 82.</li> <li>- En français standard, [e] bref latin +[i] + consonne (<i>vaissels</i>) aboutit à la triphongue [eau] avec [a] de transition, qui devient [eao] et se réduit à [o]. En Normandie, [eao] aboutit à [iao] puis [jao].</li> <li>- Forme non signalée par les dictionnaires.</li> </ul>	MAE, italiques, dialogue au DD.
58	354 367	vère	<i>Vère</i> ! dit le vieux Griffon, qui avait plus d’une fois emporté son patois normand au bout du monde, mais qui l’en avait toujours rapporté.	<ul style="list-style-type: none"> <li>- DPN : « VERE, ad. (arr. de Valognes). C’est vrai ou vraiment. Du latin <i>vere</i> que le vieux-français avait aussi conservé [...]. »</li> <li>- Non recensé par le GPN.</li> <li>- L-IG : « vère adv. ‘oui’ (ne s’emploie que pour confirmer une assertion positive, et non pour répondre à une véritable question). »</li> </ul>	MAE, italiques, DD, glose dans la relative. Peut aussi être employé sans italiques.
59	467	viper	On a toujours bien un <i>parement</i> de fagot, pas vrai, mère Charline ? dont on peut les régaler, quand elles commencent de <i>viper</i> **trop fort.	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Note de B. : « Onomatopée de génie. Vibrer n’exprime qu’un son. Mais il y a le sifflement suraigu des colères de la vipère dans <i>viper</i>, mot digne de faire une entrée triomphale dans la langue, si la porte n’en était pas si basse et si étroite. »</li> <li>- DPN : « VIPER, v. n. Crier d’une façon aiguë ; littéralement siffler comme une vipère. »</li> <li>- GPN : « VIPER v.n. : produire avec la voix, et même avec un instrument, un son très aigu, qui siffle désagréablement aux oreilles, qui perce le tympan. »</li> <li>- DFRN : « VIPARD : Dérivé du terme régional <i>viper</i> ‘crier sur un ton aigu’. »</li> </ul>	MAE, italiques, note d’auteur, dialogue au DD.
60	291	vrelin	les <i>vrelins</i> , spirales vivantes dans leur carapace mystérieuse	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Non recensé par le DPN.</li> <li>- GPN : « BERLIN ; BRELIN ; VERLIN : petit limaçon de mer. »</li> <li>- DFRN : « BRELIN n.m. Bigorneau (coquillage. <i>Littorina littorea</i>) Employé : Manche. Sans doute formé sur le germanique <i>bretling</i> ‘table de jeu’ qui a donné le français <i>breelan</i> et le normand <i>berland</i> ‘buccin’ (voir à ce mot). Le bigorneau a en effet l’aspect d’un petit buccin. »</li> <li>- « [<i>Turbo littoral</i>] Cette espèce est fort commune sur toutes les côtes de la Manche, où on la mange en abondance sous le nom de Vignot, Vrelin ou Brelin [...]. » (L.-P. Vieillot et al., <i>Faune française</i>, Paris, Levrault, 1821, 19<sup>e</sup> livraison, p. 299).</li> </ul>	Description, mot pris en charge par le descripteur, MAE, italiques, apposition explicative.